

AVERTISSEMENT

Ce texte a été téléchargé depuis le site

<http://www.leproscenium.com>

Ce texte est protégé par les droits d'auteur.

En conséquence, avant son exploitation, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur, soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits, (la SACD pour la France).

Pour les textes des auteurs membres de la SACD, la SACD peut faire interdire la représentation le soir même si l'autorisation n'a pas été obtenue par la troupe.

Le réseau national des représentants de la SACD, (et leurs homologues à l'étranger) veille au respect des droits d'auteur et vérifie que les autorisations ont été obtenues, même a posteriori.

Lors de la représentation, la structure de représentation, (théâtre, MJC, festival,...) doit s'acquitter des droits d'auteur et la troupe produire le justificatif d'autorisation de jouer. Le non respect de ces règles entraîne des sanctions, (financières et autres) pour la troupe et pour la structure de représentation.

Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Merci de respecter les droits des auteurs afin que les troupes et le public puissent toujours profiter de nouveaux textes.

LE BUTOIR

Dominique ROFFET

Personnages

Le Chroniqueur

Lui

Elle

Un autre

Une autre

La mère

Cheftaine

Sous-chef

Le Commissaire

Le Boucher

Le Réceptionniste

Décor principal

Le vaste hall d'une gare. Un butoir de chemin de fer. Quelques bancs.

Décors secondaires

La cuisine de Cécile et René : une table couverte de nourriture.

Le Bureau du Palais : Un fauteuil évoquant un trône.

Le hall d'accueil de l'hôtel.

LE BUTOIR

Dominique ROFFET

LE CHRONIQUEUR. Bientôt, tout se mit à aller de travers. On aurait pu choisir le bonheur, bien sûr. La vie est généreuse pour qui l'aime. Mais ça n'était pas assez. Avez-vous remarqué, chez l'homme, ce pouvoir merveilleux de détruire ce qui est bon pour lui ? L'insatisfaction bourgeoise dans son imagination féconde. L'envie s'y enracine. La démangeaison de la jalousie le rend fou. La détestation de soi se déchaîne contre l'autre. Les tribuns font bombance de mots assassins. Alors, on écoute les mots durs des élites avec ravissement. Les cœurs flambent d'une haine pure. L'acier rugit, les foules se lèvent, les bras se tendent, les mots deviennent cris. Et, sans qu'on y ait vraiment pris garde, on voit ceci...

Il a un geste large qui enveloppe la scène avant de se retirer.

La gare, froide et sombre. Vide. Puis, des lumières clignotent et une sirène retentit. Une voix, sortant d'un haut-parleur, envahit l'espace.

LA VOIX. Alerte niveau 5 ! Ceci n'est pas un exercice ! Je répète. Alerte niveau 5 ! Ceci n'est pas un exercice !

La voix s'éteint. Noir. On entend le bruit d'un train entrant en gare. Lorsque la lumière revient, Elle et Lui sont debout sur le quai, leurs valises posées à côté d'eux.

LUI. Quand nous sommes arrivés dans cette gare, il n'y avait personne.

ELLE. Peut-être parce qu'il était très tard.

LUI. Sans doute... La nuit achevait sa période montante, là où la veille hésite à basculer vers demain. Mais, à la réflexion...

ELLE. A la réflexion ?

LUI. Les trains se moquent du tôt et du tard. Ils vont leur flot de rails, sans trêve, comme l'électricité les pousse.

ELLE. Il n'empêche. Le trafic sommeille la nuit tombée, les trains sont moins bruyants...

LUI. Mais on les entend davantage.

ELLE. Parce que les oreilles sont plus attentives. La nuit, les trains glissent sur leurs rails comme un ongle sur la soie. J'ai quand même cru entendre une voix, qui appelait.

LUI. Tant de voix appellent. Personne à l'arrivée. Les quais déserts, les lumières tamisées, pas d'échos. Pas même cette bruine poisseuse des naufrages nocturnes.

ELLE. Mais cette voix, tout de même...

LUI. Oublie-la. Aucun autre train le long des quais, pas même quelques wagons somnolant dans le souvenir d'une motrice. Notre propre convoi s'est retiré aussitôt. D'ordinaire, les trains restent plus longtemps avant de disparaître au dépôt.

ELLE. Nous étions les seuls passagers. Le conducteur a dû juger inutile d'attendre davantage.

LUI. Les conducteurs perdent leur compassion à force de solitude dans leurs cabines.

ELLE. On ne refoule pas un train encore chaud quand il reste des voyageurs sur le quai.

LUI. Nous n'avions plus besoin de lui, nous étions arrivés.

ELLE. Comment le conducteur le savait-il ? Nous aurions pu n'être descendus que pour nous dégourdir les jambes, avant de remonter, poursuivre le voyage, bien au-delà... Bien au-delà...

LUI. Cette gare est un terminus. Impossible de tracter plus avant sans heurter les butoirs.

LUI. Tais-toi...

ELLE. Quoi ?

LUI. Là-bas, sous la voûte de pierres, il m'a semblé...

ELLE. Eh bien ?

LUI. Comme une ombre charriée par le vent.

ELLE. Un autre voyageur ?

LUI. Je ne vois plus rien.

ELLE. D'une certaine façon, j'en suis rassurée. Je n'aime pas les âmes errantes.

LUI. Nous aurions pu l'aider. Lui réapprendre certains mots oubliés.

ELLE. L'altruisme n'a jamais été notre pierre angulaire. Nous sommes indifférents au cheminement des autres.

LUI. Nous n'avons jamais refusé d'écouter les murmures des rencontres.

ELLE. Pourquoi se donner la peine de secourir cette ombre disparue alors que nous ignorons où nous sommes et où nous allons ?

LUI. D'où te vient une telle aigreur, cette nuit ?

ELLE. D'être ici, tout simplement. Je déteste cet endroit !

LUI. Pourquoi donc ?

ELLE. Parce que j'y suis ! Ailleurs, il en irait de même. Impossible de me soulager de cette présence constante. N'as-tu pas assez de toi ?

LUI. Cela m'arrive. Parfois, oui, la proximité de moi me devient insupportable.

ELLE. Et tu t'en prends à ton épouse

LUI. Tu exagères.

Un silence.

LUI. Que décidons-nous, à présent ? Nous restons ? Nous partons ?

ELLE. Ces valises sont trop lourdes, je n'en peux plus. Il doit bien exister un hôtel, par ici.

LUI. En ces temps troublés, j'en doute.

ELLE. Ce ne sont pas les hôtels vides qui manquent.

LUI. Je parlais d'un établissement qui nous ressemble.

ELLE. Dans l'état de fatigue où je suis, le premier venu conviendra.

LUI. La lassitude te poussera à l'imprudence.

ELLE. Je ne suis pas d'humeur à chipoter. Après tout, un hôtel est un hôtel.

LUI. Pourvu qu'il soit propre. J'ai lu que de nouveaux parasites pullulaient dans le pays. On ne sait d'où ils viennent ni comment les combattre. On craint qu'ils ne transmettent des maladies incurables...

ELLE. Quand même, cette voix, tout à l'heure...

Noir. Puis, de nouveau, les lumières clignotent et la voix, dans le haut-parleur, avertit, sans qu'Elle et Lui y prêtent attention.

LA VOIX. Alerte niveau 4 ! Ceci n'est pas un exercice ! Je répète : ceci n'est pas un exercice !

La voix s'éteint, les clignotements cessent. Lumière plateau.

LUI. De quelle voix parles-tu ? Je n'ai rien entendu.

LE CHRONIQUEUR. Bien sûr, ils sont sourds. Sourds de trop de paroles. Ecoutez-les aligner les banalités... On se gargarise de mots muets. Le vide s'emplit de syllabes mortes. L'humanité bavarde et s'enivre de futilités. S'il n'existait les mots fantoches, les mots prétextes, les mots chloroforme, la peur serait maîtresse des lieux. Alors, ça jacasse à n'en plus finir. Si vous n'avez rien de plus beau à dire que le silence, taisez-vous !

La gare.

La Mère entre, cherchant autour d'elle, rongée d'angoisse. Quand elle prend conscience de la présence d'Elle et Lui, elle s'en approche prudemment.

LA MERE (à Elle). Bonjour. Vous n'auriez pas vu ma fille, ma petite fille ?

ELLE. Qui est cette femme ?

LUI. Comment veux-tu que je le sache ? C'est à toi que vont ses lamentations.

ELLE. Je ne lui ai rien demandé. Rassure-moi, je n'aurais pas eu cette audace ?

LA MERE. Mon enfant, vous l'avez vue ?

ELLE. Ne la laisse pas me poser des questions sans queue ni tête.

LUI. Prétends n'avoir rien entendu.

LA MERE (à Lui). Un mignonne petite fille de dix ans, avec des couettes et des taches de rousseur sur le nez.

LUI. C'est à ma femme que vous devez vous adresser.

LA MERE. J'ai peur. J'ai si peur, avec ces alertes permanentes. Ma fillette perdue dans ce grand flot de gens qui fuient.

ELLE. De quoi parle-t-elle ?

LA MERE. Son père, dont j'ignore tout, qui m'a fécondée sans m'en avertir, l'ignorant lui-même, tout absorbé de plaisir et d'introspection, ce père aurait préféré un garçon. J'en suis sûre, d'une certitude ne s'invente pas, celle de l'homme dans la femme. Les hommes, même les moins responsables, souhaitent enfanter des mâles. A la recherche de leur nom, à perpétuité, ils rêvent d'ensemencer la Terre de mâles bien couillus... Des guerriers ivres de tueries, bringuebalant leurs sexes triomphants d'un carnage à l'autre. Inondés du sang des peuples...

LUI. Qu'est-ce qu'elle peut raconter comme conneries...

ELLE. Elle pleure sa fille bien-aimée.

LUI. Mais de quelle fuite parle-t-elle ?

ELLE. Elle délire. On lui a arraché son enfant et la plaie suppure, l'infection la brûle, son cœur pompe de la douleur à ne plus savoir qu'en faire. Le reste n'est qu'imagination.

LA MERE. Ce mâle, a-t-il jouit, au hasard de mes entrailles ? Je ne me souviens plus de la qualité de l'objet. La chose était-elle gonflée mais douce, pénétrante mais habile à se faufiler sans brutalité, se coulant, fluide et pleine ? Ou bien s'agissait-il d'un rostre froid, intrusif, obsédé de lui-même au point de forcer là où nulle commodité ne se présente ? Le père de ma fille s'est-il régalé de son viol ou n'était-ce qu'un soulagement furtif teinté de frustration et de culpabilité ?

LE CHRONIQUEUR. Observez cette femme. Depuis la disparition de sa fillette, elle vit par procuration. Son enfant perdu, voilà ce qui l'enfante à chaque seconde. Elle s'oublie elle-même, ballottée d'espoir en déception, mais sa quête la nourrit. Elle est plus vraie dans sa douleur que bien des êtres confits de certitudes. Elle est en chemin. Une force en mouvement.

La gare.

Un Autre et une Autre sont entrés en dansant, étroitement enlacés et se sont approchés de La Mère dont ils ont entendu les derniers mots.

UN AUTRE (*regardant La Mère*). Tout ce tralala pour une petite pisseuse !

UNE AUTRE. Le chagrin se trompe souvent d'objet. On peine tellement pour de mauvaises raisons. Mais je n'aime pas que tu utilises le mot pisseuse.

UN AUTRE. Ne l'est-elle pas ?

UNE AUTRE. Son enfant, tout de même. La chair de sa chair. L'âme de son ventre. La porteuse de demain.

Un Autre et Une Autre se déplacent en direction d'Elle et Lui, bousculent La Mère au passage.

UN AUTRE (à La Mère). Dégagez ! Dégagez ! Vous ne voyez pas que vous gênez ? Votre douleur encombre !

LA MÈRE (à Un Autre). Vous n'auriez pas vu ma...

UNE AUTRE (à son compagnon, sans écouter La Mère). Ces gens qui stationnent où la vie les pousse ! Quel sans-gêne. Comme si nous avions besoin qu'on nous rappelle les mauvaises nouvelles.

UN AUTRE. Tu as raison, la danse, rien que la danse. Sinon...

LA MÈRE (finissant sa phrase, pour elle-même)... Ma petite fille. La gamine des frontières. Celle qui cabriole au ciel et fait rosir les nuages.

ELLE (montrant les danseurs qui tentent de se faufiler entre eux). Je ne bougerai pas d'un pouce ! Qu'ils passent à côté, nous étions là avant eux.

LUI. Je te trouve bien rabat-joie.

UN AUTRE (à Lui). Savez-vous pourquoi nous dansons ?

ELLE. Ça ne nous intéresse pas, nous avons d'autres soucis. Allez vous secouer ailleurs. Ces réjouissances, dans une gare, à pareille heure...

UN AUTRE. Une gare ? Où voyez-vous une gare ?

LUI. Mais... Là ! Ces quais. Ce hangar rempli d'échos. On perçoit encore le chuintement des roues sur les rails, le sifflement pneumatique des trains. Sentez l'odeur d'huile chaude.

UN AUTRE. Je n'entends rien.

UNE AUTRE. Je ne sens rien.

ELLE. Ce butoir. N'est-ce pas une preuve solide ? Un butoir, quand même ! Rien de plus tangible, définitif. On s'y heurte sans cesse. La fin du rêve et de l'au-delà.

UNE AUTRE. Un cul-de-sac comme une multitude d'autres.

LUI. Mais celui-ci est indiscutablement ferroviaire.

UN AUTRE. Balivernes ! Il n'y a plus de gares. Et les trains ne circulent plus depuis des lustres.

ELLE. Le nôtre nous a déposés ici il y a quelques minutes.

UNE AUTRE. Ah oui ? Qui d'autre pourrait en témoigner ?

ELLE. Nous... Nous étions les seuls passagers.

UNE AUTRE. Pardi !

LUI. Nos valises plaident pour nous. Elles présentent l'étiquetage réglementaire à nos noms, avec la mention des villes de départ et de destination, la date, les horaires. Tout.

UN AUTRE. Pfff ! Rien de plus aisé à imiter que des documents réglementaires. Alors, ce train, vous pouvez nous le montrer ?

ELLE. Il est reparti sitôt après nous avoir déposés.

UNE AUTRE. Où est-il passé ?

LUI. Rentré au dépôt, j'imagine.

Un Autre et Une Autre éclatent de rire.

UNE AUTRE. Au dépôt ! Quel conte à dormir debout.

ELLE (*à Lui, un doute dans la voix*). Ce train, nous l'avons bien pris, n'est-ce pas ?

LUI. (*même ton*). Il me semble...

UN AUTRE (*à Lui et Elle*). Eh ! Vous savez pourquoi nous dansons ? Vous ne trouverez jamais. Dites. Allez, dites !

LUI. Parce que vous aimez la danse ?

UN AUTRE. Non.

LUI. Vous raffolez de vous trémousser devant les autres ? Un jeu érotique pour exhibitionnistes ?...

UN AUTRE. Toujours pas.

LUI. Une manière de célébrer votre joie de vivre.

UN AUTRE. S'il reste encore des gens pour croire aux trains et à la joie de vivre, comment s'étonner du chaos qui menace.

UNE AUTRE (*à Une Autre*). On avait promis de ne pas évoquer tout ce qui peut nous contrarier.

UN AUTRE (*à Une Autre*). Je te demande pardon.

ELLE. D'ordinaire, quand on danse...

UN AUTRE. Qui vous parle d'ordinaire ? Aujourd'hui, plus rien n'est ordinaire. Et plus rien ne le sera jamais.

UN AUTRE. Nous dansons... (*Roulements de tambour, comme au cirque*). Nous dansons parce qu'elle est arrivée aux portes de la ville.

ELLE. Qui est arrivé ?

UNE AUTRE (*à Un Autre*). J'ai bien entendu ? Elle a demandé qui ? Je n'en crois pas mes oreilles !

UN AUTRE. Comme c'est pathétique. (*A Une Autre.*) Faut-il vraiment que je réponde ?

UNE AUTRE. Inutile. Ceux-là, on leur a pressé le jus de l'âme jusqu'au suint. Quand la catastrophe fondra sur eux, ils ne s'en rendront même pas compte. A quoi bon les y préparer ?

LA MERE (*à Un Autre*). Vous avez dit « aux portes de la ville » ? Ma petite fille, elle aime s'aventurer aux frontières. Mon Dieu ! Elle aura été emportée. Je le sens. Elle flotte entre deux eaux, happée par le reflux.

ELLE (*à Lui*). Mais de quoi parlent-ils, à la fin. (*Montrant Un Autre et Une Autre.*) Et ces deux-là ne dansent pas, ils pataugent. Regarde.

LUI. Je ne vois rien.

ELLE. Ces flaques huileuses où leurs pieds éclaboussent.

LUI. Je ne vois toujours rien.

ELLE. Regarde mieux. Toute cette eau souillée, d'où vient-elle ?

LUI. J'ai beau écarquiller les yeux...

UN AUTRE. De l'eau ? Où ça de l'eau ? Avez-vous entendu flic flac ! Flic flac ? (*Il se déchausse et brandit sa chaussure devant les yeux d'Elle.*) Nos semelles sont-elles humides ? Y aurait-il une odeur de varech ?

ELLE. Il m'avait semblé.

LUI (*à Elle*). Rends-toi à l'évidence. Je ne vois pas d'eau, chérie. Tout juste un peu de brume.

LA MERE (*dans une hystérie montante, tendant le doigt vers Un Autre et Une Autre*). La Vague est aux portes ! Je l'entends rugir ! Elle s'est déjà emparée d'eux. Regardez-les ! Ils

coulent et remontent à la surface, la bouche ouverte. Ils font des bulles en parlant. Comme des poissons mourants. Le monde est plein de poissons morts. Ma petite fille, je dois la retrouver avant qu'elle devienne un poisson mort !

La Mère sort, affolée, une main sur la bouche. Un Autre et Une Autre reprennent leur danse et sortent dans un tourbillon. On entend gonfler un bruit de vagues. Les lumières clignotent. Puis la voix, dans le haut-parleur :

LA VOIX. Alerte niveau 3 ! Alerte niveau 3 ! Que chacun conserve son sang-froid !

ELLE (*à Lui*). Il me semble avoir entendu quelque chose ?

LUI (*prêtant l'oreille*). Non, rien.

ELLE. Je préfère. Pourquoi partent-ils tous ?

LUI. Je n'en ai pas la moindre idée.

ELLE. Je sens comme une odeur de varech.

LUI. Un effet de ton imagination.

ELLE. Je n'ai aucune imagination.

Noir.

LE CHRONIQUEUR. Si une situation vous échappe, feignez d'en être l'instigateur. Par exemple, cette Vague dont tout le monde parle sans savoir de quoi il s'agit. Qui la crée, quand, où, pourquoi ? Chacun a sa petite idée et défend sa chapelle, avec la conviction désespérée des fanatiques. On y croit d'autant plus qu'on n'a jamais pu en prouver l'existence. Mais, je vous le dis, cette Vague existe bel et bien. Et elle est terriblement dangereuse, parce qu'elle se nourrit de la croyance en elle de la multitude. Ses fidèles la nourrissent avant qu'elle ne les dévore. Parce qu'elle va les anéantir. Tous. Autre exemple, ce mystérieux Corrupteur, tueur en série ou Père Fouettard ?...

Le Palais de Chef.

CHEFTAINE. Et que dit-on encore ?

SOUS-CHEF. Des bêtises, Cheftaine. Des insignifiances.

CHEFTAINE. A surveiller comme le lait sur le feu.

SOUS-CHEF. Pourquoi accorder de l'importance à des sottises ?

CHEFTAINE. Parce qu'elles en cachent de plus grandes encore, qui sont des vérités premières. Tout dirigeant sait cela. Raconte.

SOUS-CHEF. Les esprits divaguent, les imaginations vagabondent.

CHEFTAINE. Parfait.

SOUS-CHEF. Certains parlent d'une Vague, d'autres évoquent un... Comment l'appellent-ils déjà ? Un Corrupteur.

CHEFTAINE. Un Corrupteur, dis-tu ?

SOUS-CHEF. Une espèce de croquemitaine. Un tueur en série qui écume les beaux quartiers. On prétend même qu'il se serait encanaillé récemment dans des zones plus prolétaires.

CHEFTAINE (*pensive*). Ainsi ça ne serait pas une fable. Mythe et réalité mêlés... (*A Sous-Chef.*) Ce Corrupteur, est-il populaire ?

SOUS-CHEF. Comme la peste !

CHEFTAINE. Plus que moi ?

SOUS-CHEF. Il n'oserait pas !

CHEFTAINE. Bien entendu. Poursuis.

SOUS-CHEF. On se terre dans l'attente du pire. La peur provoque des catastrophes... La panique multiplie les victimes.

CHEFTAINE. Eh bien, ça m'a l'air pas mal du tout. Les choses sont ce qu'elles sont. Voilà qui me satisfait. Va dire à tout le monde que je suis contente. Qu'attends-tu ?

SOUS-CHEF. Je ne sais pas si la population appréciera l'information à sa juste valeur.

CHEFTAINE. Prétends-tu que mes sujets ne se réjouiront pas de me savoir contente ?

SOUS-CHEF. Ils s'en régaleront, Cheftaine.

CHEFTAINE. Prends garde ! Pas de flatteries ! Je veux qu'on m'aime pour moi-même !

SOUS-CHEF. C'est déjà le cas, j'y ai veillé. Vos journaux l'ont encore rapporté ce matin. D'une frontière à l'autre, on vous adore.

CHEFTAINE. Pas au-delà ? Qu'attends-tu pour envoyer mes armées repousser les frontières ? Ce sont des choses qui se pratiquent couramment.

SOUS-CHEF. Elles s'y emploient. Ce qui n'est pas...

CHEFTAINE. Oui ?

SOUS-CHEF. Ce qui n'est pas sans provoquer certains désagréments climatiques. Avec ces nouvelles armes... Des dégâts parmi la population. Quelques hécatombes ici et là. Et... Des rumeurs...

CHEFTAINE. Des rumeurs ?

SOUS-CHEF. Oh, rien de grave.

CHEFTAINE. Permets-moi d'en juger. Dirait-on du mal de moi ?

SOUS-CHEF. Pensez-vous ! Ils n'en ont plus la force. Non. Mais...

CHEFTAINE. Parle !

SOUS-CHEF. Certains avancent... Une infime minorité, des âmes égarées. Ils murmurent que vous ne maîtriserez plus tout à fait la situation.

CHEFTAINE. Et tu oses affirmer qu'il n'y a là rien de grave ?

SOUS-CHEF. Une toute petite minorité...

CHEFTAINE. Qu'on les muselle ! (*Après avoir longuement réfléchi.*) Je viens d'avoir une idée diabolique. Laisse-moi te confier un secret.

SOUS-CHEF. C'est trop d'honneur.

CHEFTAINE. Ce Corrupteur, c'est moi qui l'ai créé.

SOUS-CHEF. Vraiment ?

CHEFTAINE. Bien sûr que non. Mais j'ordonne qu'à présent tout le monde en soit persuadé. Tant qu'ils me croiront à l'origine de leurs souffrances, ils me craindront et donc me respecteront. La peur demeure une valeur sûre.

SOUS-CHEF. Vous parlez en sage.

CHEFTAINE. Oui, oui. A présent, flatte-moi, je sens mon ego vaciller, il n'est plus à la hauteur de mon orgueil.

SOUS-CHEF. Ça n'est pas la même chose ?

CHEFTAINE. Imbécile !

LE CHRONIQUEUR. Quand l'Histoire bascule, les quotidiens s'effilochent. Le grand destin des peuples provoque des tracas ménagers ressentis comme autant de drames. Les événements historiques bouleversent l'individu anonyme jusque dans sa cuisine. Mais ces contrariétés un peu ridicules, tout bien réfléchi, laissent une marque plus indélébile dans les mémoires que le souvenir d'épisodes plus glorieux.

L'appartement de René et Cécile.

En proie à la panique, René et Cécile accumulent des provisions dans de grands sacs de supermarché. La radio diffuse une musique funèbre.

CECILE. Le beurre, surtout n'oublie pas le beurre.

RENE. Il ne va jamais se conserver, hors du frigo.

CECILE. On le mangera en premier. Prends le beurre, chéri, je t'en supplie, prends le beurre.

René engouffre plusieurs kilos de beurre dans un sac.

RENE. Où as-tu mis le sucre ? Je ne vois pas le sucre.

CECILE. Mon Dieu ! J'allais oublier le sucre ! Depuis la dernière guerre, j'ai perdu mes réflexes.

RENE. Pourtant le sucre, c'est la première chose à laquelle on pense.

CECILE. Ne me dispute pas, s'il te plaît. *(Elle rafle des paquets de sucre et les bourre dans un des sacs.)* On va manquer de sacs. Chérie, rassure-moi, même si c'est un mensonge, promets-moi qu'on aura assez de place pour tout emporter.

RENE. Nous devons nous rationner.

CECILE. Tu ne parles pas sérieusement ?

RENE. Je m'en veux de t'inquiéter mais, à quoi bon se dissimuler la vérité.

CECILE *(fouillant fébrilement dans les sacs remplis)*. Nouilles, farine, conserves, huile, vinaigre, fromage de tête.

RENE *(il le lui prend des mains)*. Ne prends pas le fromage de tête. Il pourrait nous trahir. Le fromage de tête, ça sent fort. Imagine l'effet sur une patrouille.

CECILE. On le mangera aussi en premier, avec des tartines beurrées. *(Elle le lui reprend d'autorité et le dépose dans un sac, avec le reste.)* J'ai l'impression qu'on oublie quelque chose. Qu'est-ce qu'on oublie, René ?

RENE. Laisse-moi vérifier. (*Il repousse Cécile qui s'accroche à ses sacs.*) Cécile, je t'en prie, reprends-toi, ne cède pas à l'hystérie. (*Il lui prend doucement les sacs.*) Je te les rend dès que j'ai terminé l'inventaire, d'accord ? (*Il plonge le nez dans les sacs.*) Nouilles, farine, conserves, huile, vinaigre, fromage de tête... (*Il relève la tête.*) Je n'en reviens pas...

CECILE (*sur le point de défaillir*). Quoi ? Qu'y a-t-il ?

RENE. Nous avons oublié la liqueur de prune de tante Marguerite.

CECILE. La liqueur de tantine ? René, nous sommes des misérables !

On entend un grand fracas, des grésillements, une explosion. La radio vient de rendre l'âme.

CECILE. Mon Dieu ! Que se passe-t-il se passe encore ?

RENE. La radio. Elle vient de succomber à son tour. Nous sommes coupés du monde.

CECILE. Les voisins ! Leur radio fonctionne peut-être encore. Va leur demander. René, vite, pour l'amour du ciel !

RENE. Chérie, les voisins ont détalé ce matin. Je les ai surpris par la fenêtre. Leur voiture débordait d'un fatras qui attirera forcément l'attention.

CECILE. Et si nous commettons une erreur en fuyant à notre tour ?

RENE. Nous en avons assez discuté.

CECILE. Quand même, partir ainsi sur les routes... A vouloir fuir le Corrupteur, si on se retrouvait engloutis sous la Vague ?

RENE. Tu vois tout en noir.

CECILE. Je n'arrive plus à penser. Aide-moi à penser, René. S'il te plaît, j'ai tant besoin que tu m'aides à penser.

RENE. Beaucoup de gens s'en occupent déjà, des gens haut placés, qui t'aiment et savent ce qui est bon pour nous.

On entend un bruit sourd.

CECILE (*inquiète*). Tu as entendu, chéri ? Là, sur le pallier. J'ai l'impression que les voisins sont revenus.

RENE. Tu crois ?

CECILE. Peut-être qu'ils ont décidé que le mieux était de revenir se cloîtrer chez eux.

Cécile se dirige vers la porte.

RENE. Tu ne vas pas sortir, chérie ?

CECILE. Je jette juste un œil et je reviens. Sois tranquille, je ne leur adresserai pas la parole.

RENE. Reste quand même sur tes gardes.

Cécile sort. René continue son inventaire des sacs. On entend soudain le cri de Cécile qui entre et se précipite au-devant de son mari, éperdue, terrifiée.

CECILE. Mon Dieu ! C'est horrible ! Horrible !

RENE. Quoi ?

CECILE. C'est un cauchemar ! Les... Les voisins. Ils m'ont parlé.

RENE (*accablé*). On n'avait pas besoin de ça. (*Il se reprend et tapote le dos de Cécile pour la reconforter.*) Bon. Gardons notre sang-froid. Puisque nous partons, ça ne peut pas avoir de conséquences trop fâcheuses.

CECILE. Si ! Si ! Au contraire ! Mon Dieu, qu'est-ce qu'on va devenir ?

RENE. Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a ?

CECILE. Il m'ont parlé. Et... Et je leur ai répondu...

RENE. Misérable !

Noir.

La gare.

Les lumières clignotent.

LA VOIX DANS LE HAUT-PARLEUR. Fin de l'alerte ! Fin de l'alerte !

Noir.

LE CHRONIQUEUR. « Fin de l'alerte », laissez-moi rire. Les annonces d'embellies ne sont destinées qu'à maintenir un semblant de confiance. L'espoir aussi fait partie du supplice... De toute façon, plus personne n'accorde le moindre crédit aux vagissements de cette voix métallique. L'information circule en mode tango : un pas en avant, deux pas en arrière. Seuls les naïfs, les fanatiques et les amateurs de tango y prêtent encore attention.

Le Palais de Cheftaine.

SOUS-CHEF. On l'a arrêté ! On le tient ! Le Corrupteur. Il est entre nos mains !

CHEFTAINE. Il existerait vraiment ? Impossible, j'ai aboli la délinquance...

SOUS-CHEF. Vous avez inventé le Corrupteur et le peuple l'a recréé à son image. N'est-ce pas merveilleux ?

CHEFTAINE. Ah ! Le bon peuple que voilà ! Eh bien, ce tueur sans pitié, où se cache-t-il ?

SOUS-CHEF. Dans l'antichambre, avec votre commissaire.

CHEFTAINE. Qu'attendez-vous pour les introduire ?

Sous-chef va ouvrir la porte de l'antichambre et fait signe aux autres d'entrer. Le Commissaire pousse rudement le Boucher devant lui, si bien que celui-ci s'effondre aux pieds de Cheftaine et demeure dans une attitude soumise. Le commissaire se fige dans un garde-à-vous guindé.

CHEFTAINE. Il semble bien vivant, avec juste ce qu'il faut de terreur dans les yeux. Ce gaillard me plaît. *(Au Commissaire.)* Repos.

LE COMMISSAIRE *(se mettant au repos)*. On l'a ramassé dans les beaux quartiers, votre excellence. Le type est un coriace. Il a bien failli nous échapper.

CHEFTAINE. Eh bien, qu'attendez-vous ? Procédez ! Procédez ! Et ne restez pas figé comme une statue de sel !

LE COMMISSAIRE *(ne sachant quelle attitude adopter)*. A vos ordres. *(Au Boucher, toujours guettant l'approbation de Cheftaine.)* Tu peux m'expliquer ce que tu fabriquais dehors, au milieu de la nuit, avec un couteau à découper dans ton sac ?

LE BOUCHER. Je... Je suis boucher... Le couteau, c'est mon outil de travail. Je rentrais chez moi après avoir fermé la boutique.

LE COMMISSAIRE. Tu rentres chez toi avec tes couteaux ?

LE BOUCHER. Le fil était ébréché. A la maison, j'ai un affûtoir spécial pour restaurer les lames.

LE COMMISSAIRE. Et pourquoi pas dans ta boutique ?

LE BOUCHER. Je viens juste de l'acheter. On me l'a déposé à domicile. Un ami... Enfin, un arrangement.

LE COMMISSAIRE. Une transaction illicite ? Vous vous refilez du matériel non déclaré en douce ?

LE BOUCHER. Les temps sont durs...

CHEFTAINE. Absolument pas ! Mon peuple nage dans le bonheur. Les survivants pourront en témoigner.

LE COMMISSAIRE (*au Boucher*). Alors, on se livre à la contrebande ?

LE BOUCHER. Il ne s'agit que d'un modeste fusil.

LE COMMISSAIRE. Tu avoues ! Le trafic d'armes, c'est douze balles dans la peau.

LE BOUCHER. Un fusil, c'est le nom qu'on donne à un aiguisoir.

LE COMMISSAIRE. Ben voyons...

SOUS-CHEF. Excusez-moi. J'avais un oncle boucher... Sauf votre respect, Excellence, il aiguisait ses couteaux avec un fusil, lui aussi.

CHEFTAINE. Vous faites partie du complot ? Prenez garde, je sens les complots avant même qu'ils existent.

SOUS-CHEF. Le vocabulaire professionnel...

CHEFTAINE. Eh bien, changez-le, le vocabulaire. A quoi me servirait d'être le chef si je n'avais pas le pouvoir de torturer aussi la syntaxe.

L'hôtel.

LE RECEPTIONNISTE. Comme ça, vous avez pris le dernier train ? C'est une blague ?

LUI. Pourquoi ?

LE RECEPTIONNISTE. Il n'y a plus de train depuis longtemps.

LUI. Vous aussi ? N'empêche, c'est bien un train qui nous a conduits ici.

LE RECEPTIONNISTE. C'est fini, les trains. Et les avions, et les bateaux et les automobiles à pétrole, et les trottinettes et les tricycles. Nous avons trop sillonné la planète dans tous les sens. Nous voilà condamnés à l'immobilité. La Vague arrive et nous n'avons plus aucun moyen de lui échapper.

ELLE. Cette Vague, elle est aussi menaçante qu'on le prétend ?

LE RECEPTIONNISTE. Imaginez le pire, vous serez encore au-dessous de la réalité.

ELLE. Pourquoi ne partez-vous pas ?

LE RECEPTIONNISTE. Pour aller où ? Je suis réceptionniste depuis trente ans, ce n'est pas maintenant que je vais me reconvertir, surtout si près de la fin.

ELLE. Alors, vous pouvez nous donner une chambre ? Le voyage nous a épuisés.

LE RECEPTIONNISTE. C'est 500 dollars pour la nuit. Plus l'eau et l'électricité. Je ne vous facturerais pas le ménage, il n'est pas fait.

LUI. 500 dollars ? C'est du vol pur et simple.

LE RECEPTIONNISTE. Je ne vous connais pas. Vous ne reviendrez jamais. A quoi bon vous cajoler ? C'est 500, à prendre ou à laisser.

ELLE. Je n'aurais jamais cru qu'on avait perdu à ce point le sens des convenances.

LE RECEPTIONNISTE. Le sens des convenances, alors que le bateau coule ? C'est à mourir de rire.

LUI. 500 dollars, c'est une somme.

LE RECEPTIONNISTE. L'argent ne vaut plus rien. A quoi bon le conserver ?

ELLE. Et pourquoi vous le donner ? D'abord, vous n'êtes pas très sympathique.

LUI. Surtout pour un réceptionniste expérimenté. Cet argent qui ne vaut plus un sou, vous allez le garder pour vous, j'en mettrais ma main au feu.

LE RECEPTIONNISTE. Je suis comme tout le monde. A force de se goinfrer, on a toujours faim. On crèvera gavés, c'est moi qui vous le dis ! La gueule ouverte mais les poches pleines.

ELLE (*à Lui*). Qu'est-ce qu'on va devenir ? Passer la nuit dehors, c'est le coup de froid assuré.

LE RECEPTIONNISTE. Vous êtes vraiment péquenots, il n'y a pas à dire.

ELLE. Pourquoi ?

LE RECEPTIONNISTE. Quelqu'un d'ici aurait trouvé la solution en deux temps trois mouvements.

LUI. La solution ?

LE RECEPTIONNISTE. Vous pourriez me braquer, tiens. Vous dormirez à l'œil et mon patron ni verra que du feu. Allez, un bon geste. Vous m'assommez, ni vu ni connu, vous passez la nuit au chaud et moi je n'aurai plus à expliquer le pourquoi du comment à des tocards dans votre genre.

LUI. Nous n'avons pas l'habitude de frapper les gens.

LE RECEPTIONNISTE (*il sort une matraque de derrière son comptoir*). Pas difficile. Cet engin a déjà servi, j'en ai tâté. (*Il se touche la tempe de l'index.*) Vous tapez là. Pas trop fort, hein ! S'agit pas de me défoncer le crâne. (*Il tend la matraque à Elle*) Allez, honneur aux dames.

ELLE (*horriifiée*). Je ne pourrai jamais. Je préfère encore payer.

LUI (*à Elle*). Nous n'avons pas cet argent.

ELLE (*elle tend la matraque à Lui*). Alors, tape-le, toi.

LUI (*Il lève l'arme, hésite, la lève de nouveau, puis son bras retombe*). Je n'y arrive pas.

LE RECEPTIONNISTE. Alors, je ne peux rien pour vous.

LUI. Un petit rabais ?

LE RECEPTIONNISTE (*offusqué*). Et ma dignité professionnelle ? Vous passerez la nuit dehors.

Noir.

LE CHRONIQUEUR. Voyez comme un restant de scrupules, ou de lâcheté, peut vous causer du tort. En période de crise, fini les délicatesses et les ronds de jambe. En dormant dehors, ils se reprocheront bientôt leur couardise ou leurs bonnes manières. Les grands psychopathes n'ont pas de ces états d'âme de rombière, ils frappent et dorment au chaud.

La gare.

La Mère entre en se tenant douloureusement le ventre.

LA MERE. Où est-elle ? Où se cache ma petite fille ? Je l'ai cherchée partout, je n'ai trouvé que des poissons morts. Des poissons, partout, le ventre à l'air, la gueule ouverte. Mon ventre douloureux contient un poisson mort, qui pourrit lentement. Pardon ? On me parle ? Quelqu'un me parle ? Pour me donner des nouvelles de ma petite fille ? Non. C'est le poisson, dans mes entrailles, qui ricane. Ô que j'ai mal. Que j'ai mal.

Elle sort en se tenant le ventre à deux mains.

Noir.

Le Palais de Cheftaine.

CHEFTAINE. L'ordre public est-il rétabli ?

SOUS-CHEF. Quelques factieux s'agitent toujours, Excellence. Une poignée tout au plus.

CHEFTAINE. Epargnez-moi ces considérations anecdotiques. Seule la grande politique trouve grâce à mes yeux. A vous les basses œuvres. Ainsi fonctionne le pouvoir.

SOUS-CHEF. Bien entendu... Toutefois...

CHEFTAINE. Rayez ce mot : « toutefois », du vocabulaire officiel.

SOUS-CHEF. Parfaitement... Néanmoins, certaines voix s'élèvent encore contre l'arbitraire. Les étouffer à peine écloses en vivifie de nouvelles, toujours plus nombreuses. Ce qu'on peut contre les corps est sans effet contre les pensées.

CHEFTAINE. Je vous donne l'ordre de liquider les pensées ! Vous m'entendez ?

SOUS-CHEF. Comme il vous plaira.

CHEFTAINE. Mais ça me plaît. Ça me plaît beaucoup.

SOUS-CHEF (*soudain très courtisan*). Ce Corrupteur criminel remis en liberté... Oserai-je vous demander quel plan mûrement réfléchi, j'en suis convaincu, a présidé à votre décision de le relâcher ?

CHEFTAINE. Vous avez osé ?... (*Elle se ravise et se maîtrise soudain, au grand soulagement de Sous-Chef*). Je n'ai pas relâché ce bandit, je l'ai renvoyé dans la rue, une laisse autour du cou. L'appât est solidement fixé au bout de la ligne. Le Commissaire ne le quittera pas d'une semelle. Le misérable, ainsi chaperonné, nous conduira tout droit à ses complices.

SOUS-CHEF. Parce qu'il a des complices ?

CHEFTAINE. Evidemment !

SOUS-CHEF. Le Commissaire vous aurait-il confié des informations qu'il n'a pas jugé utile de me transmettre ?

CHEFTAINE. Le Commissaire est un imbécile qui ne comprend rien à rien. Qu'il se contente de ne pas laisser filer sa proie. De mon côté, j'ai décidé que ce Corrupteur, né par ma volonté de l'imagination populaire, disposait de complices...

SOUS-CHEF. Admirable !

CHEFTAINE. Je sais.

SOUS-CHEF. Mais, pourquoi suivre ce Boucher pitoyable jusqu'à des complices qui n'existent pas plutôt que de l'exécuter purement et simplement ?

CHEFTAINE. Erreur ! Erreur ! Le Corrupteur non plus n'existait pas, et voyez le résultat...

SOUS-CHEF. Je ne peux que m'incliner.

Noir.

La gare.

LE CHRONIQUEUR. La confusion s'installe au sommet. Les grands sont parfois les premières victimes de leurs contradictions transformées en dogmes par la propagande. Mais nous n'en sommes pas encore là. (*Portant son attention vers Cécile et René qui entrent, la tête basse.*) Pendant que certains se réjouissent, d'autres se lamentent. Ainsi va le monde. Ce couple banal erre dans les rues et se croit au milieu de toutes choses, tant son désarroi tient de place. Ces imbéciles pensent avoir atteint l'apogée de l'affliction.

Le Chroniqueur sort.

ELLE. Je suis fourbue. Mes os crissent, ma tête ne se porte plus, j'ai les jambes sciées. (*Elle s'assied sur sa valise et regarde autour d'elle.*) Nous voilà de retour au point de départ. Condamnés à errer comme des romanichels.

LUI. Ne sois pas futile.

ELLE. Sans la futilité notre espèce n'aurait pas survécu. (*Un temps, elle se masse les jambes douloureusement.*) Quand même, nous aurions dû donner l'argent à cet animal. Nous serions au chaud, entre des draps propres, le corps lavé, au lieu d'attendre Dieu sait quoi dans cette chambre d'échos où le jour brille, même en pleine nuit. N'est-ce pas étrange cette lumière venue de nulle part ?

LUI. Je n'avais pas remarqué, mais, à présent que tu en parles... (*Un temps.*) De toute façon, nous n'avions pas la somme.

ELLE. Pourquoi ne l'as-tu pas frappé, comme il le demandait ? Serais-tu lâche ?

LUI. Moi, lâche ? Non, non. Mais, frapper les gens me répugne.

ELLE (*elle regarde autour d'elle, se massant toujours.*) Il n'y a plus personne. Tout à l'heure une foule bruissait, des couples dansaient, une vieille femme cherchait son enfant. Pourquoi tous ces gens ont-ils disparu ?

LUI. Parce qu'ils ne croient plus aux trains.

ELLE. Mais ils se trompent. (*Soudain inquiète.*) N'est-ce pas qu'ils se trompent ?

LUI. Naturellement.

ELLE (*rassurée*). Ils perdent le sens commun. Ne plus voir de trains là où il en passe à heures régulières... Quand même, cette Vague, ce Corrupteur des âmes.

LUI. De quoi parles-tu ?

ELLE. Tu ne te souviens pas ? Ils dansaient dans l'eau, leurs pas éclaboussaient, on sentait une odeur de varech, ils fuyaient la Vague. Cette mère craignait que son enfant ne fût engloutie. Tu ne te souviens pas ?

LUI. Non. Laisse leur peur aux autres. Ils la chérissent mieux que tu ne saurais le faire.

ELLE. Il m'avait semblé entendre une voix forte. Une voix d'urgence, qui annonçait des malheurs.

LUI. Les porteurs de mauvaises nouvelles sont légions. S'il fallait leur accorder du crédit...

ELLE. Et des éclairs crépitaient pas instants, des gens fuyaient en tous sens. La Terre tremblait, un feu dévorait l'air, quelque part.

LUI. Non, ça ne me dit rien.

Sirènes, éclairs lumineux. Aucun des personnages ne voit ni n'entend.

LA VOIX. Alerte niveau 5 ! Je répète : alerte niveau 5. Ceci n'est pas un exercice !

LE CHRONIQUEUR (*en passant*). Qu'est-ce que je disais, à propos d'embellie ?

René et Cécile entrent, encombrés de nourriture. Elle et Lui les observent en silence.

CECILE. Reposons-nous un instant, je n'en peux plus.

RENE. On a pris trop de sucre. Je t'avais demandé de prendre moins de sucre.

CECILE. S'il te plaît, ne me dispute pas, je n'aurais pas la force de minauder, pour que tu me pardonnes.

RENE. Comme si j'avais la tête à ces gamineries !

CECILE. Tu ne m'aimes plus ?

RENE. Là n'est pas la question. Nous sommes à la rue, menacés par... Par... Si, au moins on savait quoi ! Et tu t'inquiètes de savoir si je t'aime.

CECILE (*elle éclate en sanglots*). Tu ne m'aimes plus.

RENE (*exaspéré*). Cesse de te donner en spectacle.

CECILE. Il n'y a personne. (*René indique Elle et Lui d'un discret mouvement de tête. Cécile, très gênée, se reprend, se tamponne vivement le visage de son mouchoir, arbore un sourire factice et adresse un élégant hochement de tête, aux deux autres.*) Bonjour ! Bonjour ! Quelle belle matinée, n'est-ce pas ? Je... J'espère que notre petite scène ne vous a pas importunés.

ELLE. Nous n'avons rien remarqué. En ce qui concerne les autres, nous ne voyons que le strict nécessaire. Question d'éducation.

LUI. Et de prudence.

CECILE. N'allez pas croire pas que nous ayons l'habitude, mon époux et moi...

RENE (*à Cécile*). Puisqu'ils te disent qu'ils n'ont rien remarqué.

Un silence gêné.

LUI. Vous attendez le train ?

RENE. Non, quelle drôle d'idée ! Il n'y a plus de trains.

ELLE (*d'un air pincé*). Certains en voient, d'autres pas, nous n'entrerons pas dans la polémique.

RENE. Nous avons dû quitter notre domicile précipitamment. Vous comprenez, la ville n'est plus sûre.

LUI. Mais enfin, que se passe-t-il dans ce pays ? Les gens voient des choses que nous ne voyons pas, des mères cherchent leur petite fille qu'une Vague menace d'engloutir, on doit braquer le réceptionniste pour obtenir une chambre d'hôtel. J'avoue que nous sommes interloqués. Interloqués.

RENE. C'est difficile à expliquer. A vrai dire, la menace n'est pas très précise.

CECILE (*le reprenant*). « Les » menaces.

RENE. Et elles sont terribles. Nous ne sommes partis qu'avec le minimum vital.

CECILE. Ça été un tel déchirement. Abandonner ce confort douillet, tous ces objets accumulés avec amour, tirer un trait sur un passé riche de ces minuscules moments de bonheur qui font qu'on se dit : on a réussi sa vie. (*A René.*) N'est-ce pas qu'on avait réussi notre vie ?

RENE. Absolument, chérie. Mieux encore que dans nos rêves les plus fous.

CECILE. Parce que nous avons des rêves fous. On peut l'affirmer sans fausse modestie.

ELLE. Et ce que vous transportez, là ?

CECILE. Oh ! Trois fois rien. Des bricoles.

ELLE. Ça sent la nourriture. C'est de la nourriture ?

CECILE. Pas du tout, voyons. Tout le monde sait qu'il est interdit de transporter de la nourriture.

LUI. Nous ne le savions pas.

RENE (*bas, à Cécile*). Ah ! C'est malin !

LUI. Pourquoi est-ce prohibé ?

ELLE. Si le gouvernement l'a décrété, il doit avoir de bonnes raisons.

LUI. Lesquelles ?

RENE. L'ignorance est la garantie d'une bonne santé.

LUI. Nous avons le droit d'être informés.

RENE. Et le devoir de ne pas l'être trop.

ELLE (*à Cécile*). Alors, c'est à manger que vous avez là ? (*Elle renifle les paquets.*) On dirait du fromage de tête.

RENE (*bas, à Cécile*). Je t'avais prévenue qu'il nous coûterait cher.

CECILE (*à René, même ton*). Ce n'est pas une patrouille. On ne craint rien.

RENE (*même ton*). Tu ne devines pas la suite ? Ils vont en vouloir.

CECILE (*même ton*). A une heure pareille ? Ça ne serait pas raisonnable.

ELLE. Ça sent rudement bon.

CECILE. Nous n'achetons que de la première qualité.

RENE (*bas, à Cécile*). Tais-toi donc !

ELLE. Sans vouloir abuser, j'en goûterais bien un morceau. Oh ! Je rougis de mon inconvenance. Quand mon estomac gargouille, je deviens d'un sans-gêne.

RENE. C'est que nous n'en avons qu'une maigre portion.

ELLE. Nous n'avons rien mangé depuis hier soir.

LUI. Et nous avons des habitudes alimentaires rigoureuses. Petit-déjeuner à huit heures, déjeuner à 12 heures, dîner à 19 heures. Dès que nous dérogeons à la règle, nous perdons tout savoir-vivre.

CECILE (*bas, à René*). Hors de question qu'on nourrisse ces parasites. Ils n'avaient qu'à prendre leurs précautions, comme nous.

RENE (*même ton*). Un peu de solidarité, par les temps qui courent...

CECILE (*même ton*). Tu as perdu la tête ? Ce sont des idées pareilles qui conduisent au désastre.

ELLE (*allusive*). Alors, comme ça, le transport de nourriture est interdit ?

RENE. En théorie seulement...

ELLE. Et vous voilà en train de violer la loi...

RENE. A situation exceptionnelle... Tout se dégrade, les institutions s'effondrent, les rues s'embrasent, le désordre triomphe. Désormais, c'est chacun pour soi.

ELLE. Je suis heureuse de l'entendre.

LUI (*à Elle*). Chérie, qu'as-tu en tête ?

ELLE (*à Lui*). Laisse-moi gérer, s'il te plaît. (*A Cécile.*) Ce fromage de tête clandestin, ce serait dommage qu'il tombe entre les mains des autorités ?

CECILE. Certainement...

ELLE. Un partage amical entre gens de bonne compagnie ?...

CECILE. Plutôt mourir !

ELLE. Dans ces conditions...

RENE (*à Elle*). Vous n'iriez pas nous dénoncer ?

ELLE. Tout de suite les gros mots...

LUI (*indigné, à Elle*). Chérie ! (*Aux deux autres.*) Excusez-la. Elle d'ordinaire si comme il faut. Je ne comprends pas.

ELLE. Moi, je commence à comprendre. Nous avons toujours été du mauvais côté du manche. Celui où on reçoit les coups en remerciant son bourreau. Il est temps que ça change. Notre tour est arrivé, mon ami.

CECILE (*à Elle*). Allez-y ! Dénoncez-nous ! Personne ne vous écouterait, la police a d'autres chats à fouetter.

ELLE. Balivernes ! Quand tout sombre, la police est la dernière à manifester du zèle. Le plus infime délit devient un crime à ses yeux.

RENE (*à Elle*). Je vous en prie, nous ne sommes pas des criminels.

ELLE. Qu'est-ce que j'ai à y gagner ?

LUI (*bas, à Elle*). J'ignorais que tu aimais le fromage de tête au point de commettre pareille bassesse.

ELLE (*même ton, à Lui*). Je déteste le fromage de tête. Mais ce merveilleux fromage interdit va nous permettre de les trouver.

LUI. Trouver quoi ?

ELLE. Les 500 dollars... Pour la chambre d'hôtel.

LUI (*mi-stupéfait, mi-admiratif*). Tu es diabolique.

ELLE. Ah ! Pas de flatteries.

Noir.

LE CHRONIQUEUR. Ah ! Merveilleuse capacité d'adaptation ! C'est à elle qu'on reconnaît les êtres appelés à un destin supérieur. Ceux qui vont survivre un peu plus longtemps. Mais il convient de respecter une certaine progression dans l'infâme. Frapper un réceptionniste d'hôtel avant d'avoir franchi la première marche vers l'ignominie relèverait d'une faute de goût. Mais exercer un chantage sur des pauvres bougres apeurés, voilà qui constitue une aimable entrée en matière. Dès lors, tous les espoirs sont permis.

Noir.

La gare.

Un Autre et Une Autre entrent en dansant, une bouteille à la main, vaguement ivres.

UNE AUTRE. Que fêtons-nous aujourd'hui ?

UN AUTRE. Je ne sais pas encore.

UNE AUTRE. Et hier, nous fêtions quoi ?

UN AUTRE. J'ai oublié. Sans doute parce que nous célébrions l'oubli, le grand compatissant. Trop de gens se lamentent. Ils ressassent. Ils sont d'hier alors que nous filons droit devant nous.

UNE AUTRE. Vers l'abîme.

UN AUTRE. Et pourquoi pas ? Si vivre avec son temps, c'est mourir, alors mourons pour rester dans le coup. N'écoutons pas les Cassandre à la petite semaine.

UNE AUTRE. La Vague leur clouera le bec.

UN AUTRE. Si le Corrupteur ne les a pas dépecés avant. Ce type-là me plaît. Il traque les radoteurs, massacre les pisse-froid, éventre les mauvais coucheurs, décime les culs cousus.

UNE AUTRE. Pendant ce temps-là, nous pouvons danser tout notre soûl. (*Un temps.*) Mais je ne suis pas prête à sombrer, au risque de paraître vieux jeu. Mourir m'attire modérément. Il me semble qu'il reste tant de choses à faire.

UN AUTRE. Pourquoi voudrais-tu « faire » des choses ? C'est la passion du « faire » qui nous tue. Depuis que les hommes se sont entichés de cette lubie, ils agonisent, oubliant que seule la danse compte.

UNE AUTRE (*elle observe autour d'elle, ayant du mal à fixer son regard*). Il me semble que nous sommes déjà venus ici...

UN AUTRE. Tu crois ? Je ne me souviens pas et je m'en réjouis. Tu gagnerais à m'imiter. Le temps n'est plus au souvenir.

UNE AUTRE. Tu as raison. Mais... J'ai peur que si nous oublions le monde, lui ne nous oublie pas. Et si nous surfions sur la Vague, sans le savoir, où serait notre liberté ?

LA VOIX (*que ni Un Autre ni Une Autre n'entend*). Alerte niveau 5 ! Niveau 4 ! Niveau 3 ! Niveau 4 !

Des larsens perturbent la retransmission qui se termine en crachotements.

UN AUTRE. Veux-tu te taire. Nous n'avons jamais été plus libres, depuis que nous ne sommes plus rien.

UNE AUTRE. Quand même, cette pauvre femme qui cherchait son enfant, ce couple débarquant d'un train qui n'existe plus, cette odeur de varech et nos pieds pataugeant dans la vase nauséabonde...

UN AUTRE. Je n'ai rien constaté de tel. Si tu cèdes aux chimères, tu renonceras au désespoir et je ne pourrai plus rien pour toi.

La Mère entre, se tenant le ventre.

UNE AUTRE (*indiquant La Mère*). Regarde. Je n'ai rien inventé. Elle le cherche toujours, ça saute aux yeux.

UN AUTRE. J'ignore de quoi tu parles, mais elle ne le trouvera pas. Allons, viens, il nous reste de nombreux pas de danse à mourir.

Un Autre entraîne Une Autre et ils sortent en dansant.

LA MERE. Je ne l'ai pas trouvée. Seul mon ventre vide me reste et il pèse. Les gens fuient, des voix mugissantes annoncent le pire, dans les quartiers pauvres, l'eau submerge et broie, elle atteindra bientôt les quartiers riches, qui sombreront à leur tour. Seule je demeure. Parce qu'un lien me rattache encore à ce qui fut : ce cri au sortir de mes entrailles, la vie naissante qui s'affole. Je cherche cet être de chair pour m'incarner et espérer encore.

LE BOUCHER (*il entre, suivi par le Commissaire, qui l'observe, dissimulé*). Ils m'ont relâché et je me sens davantage prisonnier. Sous la torture, j'étais encore moi-même, ma souffrance comme une lumière. Résister me fortifiait. Mais, à présent, je suis devenu leur chose. Ils pénètrent mes pensées, déchiffrent mes angoisses mieux que moi. Si je fuis, ils me précéderont, connaissant d'avance le lieu où je me cache. Alors, j'ai décidé de m'arrêter. Ici, ailleurs, maintenant où plus tard, quelle importance ?

LA MERE (*elle aperçoit Le Boucher, et se dirige vers lui, sans le reconnaître*). Monsieur, vous n'auriez pas vu... ? (*En s'approchant, elle le reconnaît peu à peu.*) Monsieur ? Mais, je ne me trompe pas. C'est toi ? C'est bien toi ?

LE BOUCHER. Mathilde ?

LA MERE. Oui, je suis ce qui reste de Mathilde.

LE BOUCHER. Laisse-moi te regarder. Tu as beaucoup changé. Nous avons tous changé. Tu n'as donc pas fui avec les autres ?

LA MERE. Non, je ne peux pas partir, tant que...

LE BOUCHER. Tais-toi. Mais tais-toi donc !

LA MERE. Je ne renoncerai jamais à la chercher.

LE BOUCHER. Tu avais promis. Tu avais dit : « j'accepte ».

LA MERE. Pardonne-moi. Serre-moi dans tes bras d'homme.

LE BOUCHER. Mathilde, je ne peux plus ouvrir mes bras.

LA MERE. La tendresse, qui l'a rendue impossible ?

LE BOUCHER. Depuis qu'ils ont posé les mains sur moi, m'infligeant leurs supplices. Je porte leur marque.

LA MERE. De qui parles-tu ?

LE BOUCHER. Chutt !... Eux-mêmes ne se nomment pas. Les noms sont bannis, les identités proscrites. Un lent mouvement nous pousse vers le néant.

LA MERE. Je veux ton baiser.

LE BOUCHER (*la repoussant doucement*). Non. Tout ce qui me touche est contaminé.

LA MERE. Peu m'importe. Aide-moi à la retrouver et je te reviendrai. Ma petite fille...

LE BOUCHER (*tendrement*). Tu n'as jamais eu de petite fille, Mathilde. Jamais. Cette enfant mirage, tu avais besoin d'elle pour te sentir être. Tu nous as sacrifiés à une illusion.

LA MERE (*sans élever la voix*). Non... Non... Mon cœur sait. Mon ventre ne ment pas. Il l'a expulsée et s'en souvient.

LE BOUCHER. Quelle farce. Toi seule parles encore de vie. Mais celle que tu chéris n'est rien d'autre qu'un fantasme.

Le Boucher la repousse et sort précipitamment.

LA VOIX. Alerte niveau 2 ! Les quartiers Nord sont submergés. Toute circulation y est désormais interdite. Les contrevenants et les pilleurs seront passés par les armes.

La Mère demeure immobile, vacante, sous le regard moqueur du Commissaire. Elle et Lui entrent, le regard perdu, épuisés.

LUI. Il me semble que nous sommes déjà passés par ici.

ELLE. Nous avons sillonné cette ville en tous sens. Tous les quartiers se ressemblent parce qu'ils ne ressemblent à rien. Les formes se confondent, les lignes se croisent, les perspectives se dérobent.

LUI. A force de piétinements nos pas nous conduiront fatalement quelque part.

ELLE. Nous n'allons pas quelque part, nous recherchons cet hôtel, après avoir abandonné la moitié de nos valises en chemin.

LUI. La peur se charge toujours d'un bagage inutile. Tu verras, nous ne manquerons de rien.

ELLE. Je suis fourbue. *(Elle montre la Mère.)* Demandons notre chemin à cette dame.

LUI. Non, pas elle. Je la reconnais. Elle cherchait son enfant et des danseurs se sont moqués d'elle. Nous n'avons rien tenté pour l'aider.

ELLE. Dans son état, elle ne se souviendra pas de nous. *(Elle s'approche de La Mère.)* Madame ? Madame ? Pouvez-vous nous dire ?...

LA MÈRE *(effrayée)*. Non, ne me touchez pas ! Vous n'avez pas le droit de m'emmener.

LUI. Nous voulons simplement savoir...

LA MÈRE *(elle hurle)*. Non ! Non ! Je n'ai rien fait de mal !

La Mère se sauve et sort en pleurant.

ELLE. La pauvre a l'esprit dérangé. Nous l'avons effrayée. C'est la première fois que j'effraie quelqu'un.

LUI. Que ressens-tu ?

ELLE. Rien... Ou alors un mélange d'amertume, de puissance, de remords, de jubilation... De la frustration. Elle n'a pas eu le temps de nous dire où se trouvait notre hôtel.

LUI. Inutile. Je l'aperçois. Il est là, juste de l'autre côté de la rue. Nous sommes passés plusieurs fois devant lui sans le voir.

Ils sortent en direction de l'hôtel. Le Commissaire émerge de sa cachette et les suit.

Noir.

LE CHRONIQUEUR. Il semblerait que les choses suivent leur cours et que, dans les esprits, la confusion prospère. Voilà qui devrait plaire à Cheftaine, la maîtresse des lieux, splendide en son palais. Les hommes ne se parlent plus, ils se fuient les uns les autres. Ce mouvement centrifuge, un vrai régal. Plus on se protège égoïstement et plus le danger rôde. Certains commencent à le comprendre. Beaucoup nient encore, par indifférence, ignorance ou lâcheté.

Noir.

L'hôtel.

LUI (*au Réceptionniste*). Nous prenons la chambre.

LE RECEPTIONNISTE. Vous avez l'argent ? (*Lui, lui montre les billets. Le Réceptionniste les prend et les compte.*) Ça va pas être possible, il n'y a que 500 dollars.

LUI. C'était le prix convenu.

LE RECEPTIONNISTE. Tout à l'heure peut-être, mais, à présent, c'est mille dollars.

ELLE. Mille dollars ? C'est hors de question !

LE RECEPTIONNISTE. Hors de question ou non, c'est le nouveau tarif.

LUI. Pour quelle raison ?

LE RECEPTIONNISTE. Sans raison. C'est mon bon plaisir.

LUI. Vous ne souhaitez pas nous louer la chambre, c'est ça ?

LE RECEPTIONNISTE. Oh si ! J'ai vraiment besoin de cet argent.

LUI. Alors, pourquoi une telle augmentation ?

LE RECEPTIONNISTE. D'après la rumeur, les temps sont proches. Les prix flambent. Ce qu'on pouvait obtenir pour 500 on ne l'a que pour mille. Je m'adapte au marché.

LUI. Pourquoi tout cet argent ? Il ne reste plus rien à vendre ni à acheter. Vous étiez prêt à vous laisser frapper et voler une clé, tout à l'heure. Votre honneur était sauf.

LE RECEPTIONNISTE. Question de principe, précisément. Quand tout fout le camp, le devoir est de se remplir les poches. On a sa dignité.

LUI. Et si je vous assommais, là, tout de suite ?

LE RECEPTIONNISTE. Vous n'avez tout simplement pas le cran. Vous êtes de ceux qu'on humilie, mais votre rancœur n'est pas assez forte pour vous donner du courage.

ELLE. Vous n'avez pas le droit de nous traiter de cette façon !

LE RECEPTIONNISTE. Le droit ? Mon droit, c'est ma force. C'est la règle. Alors, les mille, vous les avez ?

LUI (*hésitant*). Non...

ELLE (*à Lui*). Je t'avais dit qu'on pouvait leur soutirer davantage. Ils avaient si peur qu'on les dénonce qu'ils étaient prêts à se laisser dépouiller. Tu n'as même pas accepté le kilo de sucre !

LUI (*à Elle*). Le sucre n'entrait pas dans le marché.

ELLE (*méprisante, à Lui*). Mon pauvre ami, cette mentalité nous conduira tout droit à la catastrophe. (*Elle montre le Réceptionniste.*) C'est lui qui a raison. On n'en est plus à respecter sa parole. (*Au Réceptionniste.*) Je vous propose un marché. Mon mari est trop lâche pour vous frapper et moi pas assez vulgaire. On simule une agression, en échange, vous acceptez nos 500 dollars, de la main à la main, et quand vous avez le dos tourné, on file dans une chambre et vous n'entendez plus parler de nous. Alors ?

LE RECEPTIONNISTE. C'est que...

ELLE. Personne n'en saura rien.

LE RECEPTIONNISTE. Personne... Personne, comme vous y allez. Et moi ? Je le saurai, moi. J'estime que ça vaut plus de 500 dollars.

ELLE. Je vous préviens, à force de vous montrer trop gourmand, vous allez tout perdre.

LE RECEPTIONNISTE (*après un instant de réflexion, à Elle*). Marché conclu. Topez là. (*Après un regard méprisant vers Lui à Elle.*) On peut dire que vous, au moins, vous remontez le niveau.

ELLE (*modeste*). C'est en période de crise que les vraies personnalités se révèlent.

Noir.

LE CHRONIQUEUR. Je n'aurais su mieux dire. Si le caractère des simples citoyens s'épanouit au grand jour, celui des représentants du pouvoir ne laisse pas sa part aux corbeaux. Le Commissaire est ambitieux et malin. Il ne s'est pas hissé jusqu'au pied du trône de Cheftaine sans commettre quelque saloperies au passage, alors il s'accroche à son poste. Il trouverait dommage de s'être déshonoré pour rien et ne reculera pas devant un excès de zèle.

L'hôtel.

LE COMMISSAIRE (*il entre dans le hall d'accueil vide*). Y a quelqu'un ! Ohé ! Y a quelqu'un ? Si vous n'êtes pas là : abandon de poste. Si vous êtes là : refus d'obtempérer. C'est le règlement.

LE RECEPTIONNISTE (*il entre, un bandage autour de la tête*). Ça va. Ça va, on arrive. Ah ! C'est vous, commissaire. Quel vent mauvais vous amène ?

LE COMMISSAIRE. Ce truc, sur votre tête, c'est Carnaval ?

LE RECEPTIONNISTE. Je me suis cogné.

LE COMMISSAIRE. On peut savoir sur quoi ?

LE RECEPTIONNISTE. Accident professionnel.

LE COMMISSAIRE (*persifleur*). C'est vrai que c'est noir de monde, ici.

LE RECEPTIONNISTE. Ça n'est pas gentil de vous moquer. Les temps sont durs pour le petit commerce.

LE COMMISSAIRE. Vous savez que je pourrais vous coffrer pour défaitisme ? Nous n'avons jamais connu période plus florissante.

LE RECEPTIONNISTE. Excusez-moi, Commissaire. Le choc sur la tête, sans doute.

LE COMMISSAIRE. En parlant d'affaires, vous n'auriez pas vu un couple à la recherche d'une chambre pour la nuit ?

LE RECEPTIONNISTE. Des clients ? Vous plaisantez ?

LE COMMISSAIRE. Vous ne cacheriez rien à la police, n'est-ce pas ?

LE RECEPTIONNISTE (*montrant son front*). Il est marqué candidat au suicide, ici ?

LE COMMISSAIRE. Parce que j'ai précisément vu entrer deux personnes, par cette porte, il n'y a pas dix minutes.

LE RECEPTIONNISTE. Je les aurais remarquées.

LE COMMISSAIRE. On ne joue plus ! Ils sont entrés et pas ressortis. Annoncez la couleur.

LE RECEPTIONNISTE. Si je balance, que vont penser mes collègues ?

LE COMMISSAIRE. Que vous êtes un bon citoyen qu'ils ont intérêt à imiter.

LE RECEPTIONNISTE. OK. Vous avez gagné.

D'un discret mouvement de menton, le Réceptionniste indique le plafond. Le Commissaire ne comprend pas. Le Réceptionniste accentue son geste jusqu'à ce que le Commissaire comprenne.

LE COMMISSAIRE. Quel étage ?

LE RECEPTIONNISTE (*faussement contrit*). Second. Chambre 207. Ah ! On peut dire que ça me coûte...

LE COMMISSAIRE. Vous vous en remettez.

LE RECEPTIONNISTE. Ça me coûte de dénoncer quelqu'un sans être récompensé.

Noir.

La gare.

On entend des cris, des rugissements de sirènes. On voit les éclairs stroboscopiques d'une voiture de police. Elle et Lui, entravés, entrent en titubant, côté cour, poussés sans ménagement par Le Commissaire. Ils traversent et sortent, côté jardin.

Noir.

La gare.

Un Autre, plein d'énergie, sautille et tourne autour d'Une Autre, désabusée, abattue.

UNE AUTRE. Tu as entendu ? Des cris, des sirènes. Il me semble même avoir aperçu des éclairs.

UN AUTRE. Non, rien. Allez, viens ! On va s'amuser ! Mais, viens ! Qu'est-ce que tu as ?

UNE AUTRE. Laisse-moi.

UN AUTRE. On va boire, rire et chanter jusqu'à l'aube. Suis-moi, je te montrerai des lieux extravagants où la fête est d'une cruauté à se tordre.

UNE AUTRE. Plus envie.

UN AUTRE. Chantons, trinquons, aimons-nous, détestons-nous et mourons de plaisir.

UNE AUTRE. Pas envie non plus. Je crois que je suis en train de devenir morose.

UN AUTRE. Toi ? Morose ?

UNE AUTRE. Ne te moque pas, je suis sérieuse. M'amuser toute seule ne me plaît plus.

UN AUTRE. Et moi, je ne compte pas ?

UNE AUTRE. Avec toi, c'est la même solitude. Je parle des autres.

UN AUTRE. Les autres ?... Quoi, les autres ? Tu te régalais de fêtes quand ils semblaient dans le désespoir et la terreur. T'en souviens-tu ?

UNE AUTRE. Tu crois ?

UN AUTRE. La Vague allait tous nous emporter, mais nous, nous voulions mourir dans un éclat de rire, au milieu des pleurs et des lamentations.

UNE AUTRE. Ça me revient. J'aimais jouir de la détresse des autres. Ah ! C'était succulent ! Le goût acidulé de leur peur. Comme ils nous détestaient de danser sur leur naufrage. A présent, je suis comme blasée.

UN AUTRE. C'est une fatigue passagère. Tu vas te reprendre. Reviens-moi.

UNE AUTRE. Je n'en ai pas le courage.

UN AUTRE. Alors, réjouis-toi, il ne nous reste plus que la danse.

UNE AUTRE. Vraiment ? Il ne nous reste qu'elle ?

UN AUTRE. Oui.

UNE AUTRE. Dansons. Mais pas trop vite, j'ai un peu le vertige.

Noir.

La gare.

La Mère entre en courant, fuyant devant un poursuivant invisible. Un Autre et Une Autre observent la scène sans manifester de réaction. Cris, mugissements de sirènes, éclairs stroboscopiques de voitures de police. La Mère cherche désespérément un endroit où se

dissimuler. Une voix hurle : « arrêtez ou nous ouvrons le feu ! » La mère fuit, éperdue, et sort en chancelant. Le silence s'abat soudain.

Noir.

La gare.

UN AUTRE. En voilà du raffut. Ces ultimes soubresauts sont d'un pénible. Ces cris, ces sirènes me cassent les oreilles. Et ces lumières ! D'un mauvais goût ! Le monde agonise sans panache, désespérant jusqu'à la fin.

UNE AUTRE. La pauvre femme, elle avait peur. Une terreur pareille, j'en ai le ventre retourné.

UN AUTRE. Sans doute avait-elle quelque chose à se reprocher. L'as-tu reconnue ? C'est la mère de la petite pisseuse.

UNE AUTRE. N'emploie pas ce mot, je t'en, prie.

UN AUTRE. Ce que tu peux être agaçante. Il existe des mots bien plus scabreux que cet innocent « pisseuse ».

UNE AUTRE. Encore ? Tu le fais exprès ?

UN AUTRE. Tous ces mots confisqués, dévoyés, vidés de leur substance, retournés comme des gants. Ces mots devenus des armes de destruction massive. Alors, cesse de me bassiner avec tes pudibonderies de chaisière.

Noir.

LE CHRONIQUEUR. Les événements s'accélèrent. La chasse à l'homme bat son plein. Ce n'est pas nouveau, mais c'est quand même devenu très mode. Les arrestations vont bon train, mais cette frénésie sera sans effet sur ce qui se prépare. La girouette ne commande pas au vent. Les puissants s'agitent en vain pour endiguer le flot qu'ils ont imprudemment libéré. La machine à broyer se repaît de son créateur. Dans ces conditions, pourquoi tant de convulsions inutiles ?

Le Palais de Cheftaine.

SOUS-CHEF. Par qui souhaitez-vous commencer ?

CHEFTAINE. On a déjà cuisiné le boucher, laissons-le mijoter dans le cauchemar de son dernier interrogatoire et la terreur du prochain, il n'en sera que plus tendre.

SOUS-CHEF. Le couple, alors ? (*Cheftaine acquiesce.*) Eux sont déjà à point, ils vont vous fondre sous la langue.

CHEFTAINE. Ne risquent-ils pas de s'évanouir à la première question ?

SOUS-CHEF. Cet artiste de Commissaire n'a pas son pareil pour prolonger indéfiniment la ritournelle.

CHEFTAINE. J'ai tellement peur de m'ennuyer.

SOUS-CHEF. On ne s'ennuie jamais quand on a la vocation de commander.

CHEFTAINE. Trêve de flagorneries ! Les compliments trop appuyés me déplaisent, j'apprécie un air de sincérité dans le mensonge.

SOUS-CHEF. C'est en cela que vous surpassez les autres gouvernants.

CHEFTAINE. Un jour, tu iras trop loin.

SOUS-CHEF. C'est le sort de tous les confidents du Prince.

CHAFTAINE. Et tu l'acceptes ?

SOUS-CHEF. Comme tous mes semblables, j'espère échapper à la règle, sinon, j'aurais déjà fui vers des contrées moins dangereuses.

CHEFTAINE. Tu me plais, toi, tu me plais.

Noir.

LA VOIX. Alerte niveau 1. Alerte niveau 2 ! Fin de l'alerte ! Je répète : les quartiers Sud engloutis. Ceci n'est pas...

Larsens, bruits de vagues qui s'écrasent, éclairs.

Appartement de Cécile et René.

CECILE. On n'aurait jamais dû revenir à la maison, c'est trop risqué.

RENE. Avions-nous le choix ? Cette idée de fuir avec des victuailles était stupide. On nous a détroussés au premier carrefour.

CECILE. Tu n'étais pas obligé de céder si vite à leur chantage.

RENE. Ils menaçaient de nous dénoncer à la police. Je ne tenais pas à croupir dans une geôle. Et toi, avec ton asthme...

CECILE. Je t'en prie ! Ne m'utilise pas pour justifier ta lâcheté.

RENE. Nous étions bel et bien coincés.

CECILE. Pas sûr. Ces gens-là avaient sûrement quelque chose à cacher, comme tout le monde.

RENE. Nous n'avions rien contre eux alors que le fromage de tête nous accusait.

CECILE. Tu pouvais bluffer. Maintenant, ils ont notre fromage de tête, nos 500 Euros et nous voilà contraints de rentrer chez nous. Sans compter nos voisins qui vont vouloir m'adresser la parole. On est vraiment dans de sales draps.

RENE. Ne vois pas tout en noir. Nous sommes de retour dans notre nid douillet.

CECILE. Revenus à notre point de départ, oui. Cette impression de tourner en rond me donne le tournis.

RENE. Croque un morceau de sucre.

CECILE. Arrête avec ton sucre ! Réfléchis plutôt au moyen de nous sortir de l'impasse. Je ne supporte pas l'incertitude, j'ai besoin de repères. Tu étais mon repère.

RENE. Je ne le suis plus ?

CECILE. Non, depuis que tu ne m'aimes plus.

RENE. Tu m'en veux encore ? (*Cécile confirme d'un hochement de tête.*) Bon, je rends les armes. Tu peux bouder, minauder et je te promets de tout te pardonner, comme au bon vieux temps.

CECILE. Je n'ai pas envie de bouder, j'ai besoin de savoir comment sortir de ce piège à rat.

Noir.

Le Palais de Cheftaine.

LE COMMISSAIRE (*à Elle et Lui, très éprouvés par leur récent interrogatoire*). Vous persistez dans vos déclarations ? Vous ne connaissez pas le Corrupteur, vous arrivez, par le train, vous ne savez plus d'où, ni en direction de ?...

LUI. C'est la vérité.

LE COMMISSAIRE. Comment peut-on oublier d'où on vient ? Où on va, je peux le comprendre, mais d'où on vient !

LUI. Avec tous ces événements, la tête nous tourne.

LE COMMISSAIRE. La justice est une porte étroite, mais elle laisse une chance aux accusés de s'y faufiler. Je vais vous aider. Vous affirmez ne pas connaître le Corrupteur.

ELLE. Nous ne l'avons jamais vu, je le jure !

LE COMMISSAIRE. Pourtant, vous avez discuté avec cette femme, son épouse. L'épouse du Corrupteur.

ELLE. De qui parlez-vous ?

LE COMMISSAIRE. Je vous ai vus ! Je la suivais, elle s'est dirigée directement vers vous.

LUI. Nous avons parlé à une pauvre mère qui cherchait son enfant.

LE COMMISSAIRE. Donc, vous avouez ?

ELLE. Elle ? L'épouse d'un assassin ?

LE COMMISSAIRE. Je vous ai observés. Vous vous êtes querellés, la dispute a dégénéré et elle est partie précipitamment. Que lui avez-vous dit ?

LUI. Mais rien ! Nous lui avons demandé le chemin de notre hôtel, elle a refusé de nous répondre et s'est enfuie en hurlant.

LE COMMISSAIRE. Elle avait peur ?

LUI. Oui.

LE COMMISSAIRE. Parce que vous lui avez pas parlé de son mari, le Corrupteur ?

ELLE. Puisqu'on vous répète qu'on ne le connaît pas.

LE COMMISSAIRE. Mais vous en avez, au moins, entendu parler ?

LUI. Eh bien...Ce ne sont que des rumeurs. L'ordre règne, n'est-ce pas... Un tueur en série dans notre ville, c'est tout à fait impossible...

LE COMMISSAIRE. Sottises ! Tout le monde connaît l'existence de ce criminel !

CHEFTAINE. Commissaire, vous vous égarez. Ces braves gens disent la vérité, aucun délinquant ne rôde en ville.

LE COMMISSAIRE. Mais... (*Montrant Elle et Lui.*) Nous les avons arrêtés pour qu'ils avouent leur complicité avec le tueur... N'y aurait-il pas contradiction ?...

CHEFTAINE. Débrouillez-vous avec. Ces personnes seront condamnées, mais qu'on ne me parle plus de ce croquemitaine.

SOUS-CHEF. Les chemins tortueux conduisent à la vérité. Tout fonctionnaire zélé sait cela.

LE COMMISSAIRE (*qui a compris la menace voilée, à Cheftaine*). Mais parfaitement. (*A Elle et Lui.*) Votre culpabilité est définitivement reconnue. Nous bidouillerons le chef d'accusation plus tard. Parlez-nous plutôt de ce fameux train. D'où veniez-vous ?

ELLE. Je ne sais plus.

SOUS-CHEF. Forcez-vous, les souvenirs sont comme ces femmes qui se dérobent avant de succomber, ils aiment être bousculés.

LUI (*à Elle*). Concentre-toi, chérie.

ELLE. C'était un lieu... paisible... Harmonieux. Il y a des nuages blancs, un ciel bleu. Des parfums frais, une musique douce... Des enfants, des chants et des rires. Nous vivons insouciant.

SOUS-CHEF. Fable ridicule.

ELLE. Mais... Que se passe-t-il ? Nous appartenions au monde, et nous affirmons soudain que lui nous appartient et les choses et les êtres. Nous voulons tout, tout de suite ! Des nuages apparaissent. Les cris et les lamentations remplacent les rires et les chants. Alors, l'orage se déchaîne. Et puis...

Elle se cache brusquement le visage dans les mains, comme en proie à une vision effrayante.

CHEFTAINE. Et puis ?

ELLE (*bouleversée*). Nous avons accepté de monter dans ce train et tout a été perdu.

Elle éclate en sanglots.

LE COMMISSAIRE. Parlez ! Mais parlez donc ! (*Il la secoue.*) Impossible, elle s'est évanouie.

Lui la prend dans ses bras et la berce doucement.

SOUS-CHEF. L'imagination des femmes les conduit à l'hystérie. Quelle pitié ! (*Au Commissaire.*) Asticotez son mari, nous perdrons peut-être moins notre temps.

LE COMMISSAIRE (*à Lui*). D'après votre femme, vous viviez dans une sorte de paradis perdu, c'est bien ça ?

LUI. Je n'en conserve aucun souvenir.

LE COMMISSAIRE. Enfin un peu de bon sens. Dites-moi... Vous abandonnez ce conte à dormir debout ? Ce mystérieux train...

LUI. Si, le train, je m'en souviens. Il nous a déposés à la gare. Nous sommes descendus sur le quai, à hauteur du butoir. Nous étions les seuls passagers.

LE COMMISSAIRE (*d'une voix artificiellement douce*). Ce qui me surprend moi, c'est que vous ayez pris ce train, parce que... (*Il hurle soudain.*) Il n'y a plus de trains ! Vous entendez ? Il n'y a plus de trains depuis longtemps !

CHEFTAINE. Commissaire, vous vous égarez de nouveau. Les chemins de fer fonctionnent parfaitement.

LE COMMISSAIRE (*en proie à la confusion*). Parfaitement. Les trains... (*A Lui.*) Donc, vous n'avez pas menti, un bon point pour vous. Mais pourquoi ce séjour en ville ?... Parce que vous avez rendez-vous avec l'épouse du Corrupteur, votre complice.

LUI. Pas du tout !

CHEFTAINE. Commissaire ! Commissaire ! Ce mystérieux Corrupteur n'existe pas !

LE COMMISSAIRE (*totalemment perdu*). Vous avez raison...

CHEFTAINE. Bien sûr.

LE COMMISSAIRE (*de plus en plus décontenancé, à Lui*). Le train, la gare, tout ça est très clair. Vous débarquez en ville... Sans doute pour un voyage d'agrément ?...

LUI. Je ne me souviens plus.

LE COMMISSAIRE. Disons, pour l'agrément. Voilà qui aggrave singulièrement votre cas.

SOUS-CHEF. Pourquoi donc ?

LE COMMISSAIRE. Personne ne viendrait en ville par plaisir.

SOUS-CHEF. Notre capitale est un lieu où tout le monde rêve de s'installer. (*Il se tourne vers Cheftaine, qui acquiesce. Au Commissaire.*) Ces honnêtes citoyens ont le droit d'y aspirer.

LE COMMISSAIRE (*à Cheftaine*). Je risque d'avoir du mal à obtenir leur tête...

CHEFTAINE. C'est votre boulot, débrouillez-vous.

LE COMMISSAIRE (*au plus mal, à Lui*). Donc vous arrivez d'un pays où le ciel est toujours bleu, plein de chants et de rires d'enfants, vous vous pointez en ville pour vous payer du bon

temps, vous ne connaissez pas un Corrupteur qui n'existe pas... Je vous prends en filature, mais je n'ai rien à vous reprocher. Je vous accuse donc de... De... Je n'y arrive plus. Mon sens politique défaille, et pourtant, j'ai de la bouteille.

CHEFTAINE. Je suis un peu déçue. L'ambiguïté est naturelle au pouvoir, ceux qui ne la maîtrisent pas en sont-ils dignes ? Retirez-vous, Commissaire.

Le Commissaire, anéanti, sort, sous le regard ironique de Sous-Chef.

ELLE (*qui a repris peu à peu conscience, à Lui*). Je veux rentrer à la maison.

CHEFTAINE. Pas avant d'avoir avoué. Et, si vous avouez, vous ne rentrerez certainement pas chez vous.

LUI. Avouer quoi ? Le commissaire lui-même n'a rien pu prouver contre nous.

CHEFTAINE. Quelle importance ? Vous êtes bien trop... représentatifs, pour qu'on vous laisse filer. Le châtement exemplaire de citoyens au-dessus de tous soupçons, rien de tel pour asseoir une autorité.

ELLE (*allusive, après un silence pensif*). Nous pourrions vous être utiles d'une autre façon.

CHEFTAINE. Ah oui ?

ELLE. Nous... Nous connaissons des criminels. Nous pouvons vous aider à les démasquer

CHEFTAINE. Vraiment ?

LUI (*à Elle*). Chérie ! Tu ne vas tout de même pas ?...

ELLE. Si ça peut nous épargner l'échafaud... (*A Cheftaine.*) Nous avons rencontré des gens qui...

CHEFTAINE. Des gens qui ?

ELLE. Ils transportaient clandestinement de la nourriture.

CHEFTAINE (*après avoir éclaté de rire*). C'est avec de telles informations que vous comptez sauver votre peau ?

LUI (*à Elle*). Non seulement tu t'humilies, mais, en plus, tu te ridiculises.

ELLE (*à Cheftaine*). Mais c'est interdit ! C'est très grave !

CHEFTAINE. Rien qu'une misérable transgression... Cette interdiction...

SOUS-CHEF. Une idée de génie, si je peux me permettre.

CHEFTAINE... Je ne l'ai imposée que pour permettre à mes sujets de la violer afin qu'ils se croient encore capables de rébellion.

ELLE (*désespérée*). Nous pouvons devenir vos yeux et vos oreilles. Notre dévouement vous sera plus précieux que nos cadavres.

CHEFTAINE. J'avoue que c'est tentant. Transformer des brebis en prédateurs, une vraie gourmandise.

LUI (*à Elle*). Une dernière fois, chérie...

ELLE (*à Lui*). C'est notre mort, que tu veux ?

LUI. Il existe des solutions pires que la mort...

ELLE (*à Lui*). Non ! (*A Cheftaine.*) On les a rencontrés du côté de la gare. Ils fuyaient. On leur a demandé de quoi ils avaient peur, ils n'ont pas pu nous l'expliquer. On a tout de suite soupçonné qu'ils n'avaient pas la conscience tranquille.

LUI. Enfin, surtout toi, chérie.

ELLE (*à Cheftaine*). Je les ai interrogés, mine de rien.

LUI. Tu as plutôt reniflé leurs bagages.

ELLE (*à Cheftaine*). Du fromage de tête !

CHEFTAINE (*incrédule*). Pardon ?

ELLE. J'ai le nez fin, vous pouvez me croire. Mais s'il n'y avait eu que ça ! Ils transportaient des kilos de provisions. Du sucre, du riz, de l'huile. Même de la liqueur de framboise.

LUI (*à Elle*). De prune.

ELLE (*à Lui*). Pardon ?

LUI (*à Elle*). De prune, pas de framboise. Si tu veux dénoncer, sois au moins précise dans tes accusations.

ELLE (*à Cheftaine*). Ils doivent toujours rôder aux abords de la gare. Vous ne pouvez pas les rater.

SOUS-CHEF. Et ce fameux fromage de tête, qu'est-il devenu ?

LUI (*à Elle*). Je t'avais prévenu qu'on allait au-devant des ennuis.

SOUS-CHEF (*à Elle*). Vous l'avez remis, avec le reste, aux autorités, conformément à la loi ?

ELLE. Eh bien...

SOUS-CHEF. Vous l'avez rendu, oui ou non ?

ELLE. On n'avait rien mangé depuis la veille.

LUI. Nous nous flattons de respecter un emploi du temps réglé comme du papier à musique. Déjeuner à midi...

SOUS-CHEF (*l'interrompant brutalement*). Ça s'appelle complicité de recel !

CHEFTAINE. (*trionphante*). Je les tiens ! (*Soudain blasée.*) Emmenez-les, ils ne m'amuse plus. Et ordonnez au Commissaire d'interpeler les amateurs de fromage de tête, c'est son ultime chance de se racheter.

Sous-Chef entraîne Elle et Lui.

Noir.

LE CHRONIQUEUR. La vérité a bien failli surgir à l'improviste. Ce paradis perdu, remonté à la surface, quelle menace ! Le chariot du pouvoir brinquebale, et ceux qui l'exercent ont confié leur avenir à un bras cassé : ce commissaire au bout du rouleau qui servira de bouc émissaire, le cas échéant. Cheftaine s'ennuie, ce qui la rend d'autant plus dangereuse. Dans les faubourgs, les événements se précipitent, mais ils servent encore de derniers remparts contre la Vague et c'est bien ainsi.

La gare.

Un Autre et Une Autre entrent. Un Autre tente d'entraîner sa compagne dans une danse, mais elle semble épuisée, titube. Il la retient et ils s'assoient tous les deux sur un banc, où il s'efforce de la reconforter. Le commissaire entre et les observe.

UN AUTRE. Qu'est-ce qu'il y a ?

UNE AUTRE. Je ne veux plus danser.

UN AUTRE. Tu es fatiguée ?

UNE AUTRE. Non.

UN AUTRE. Tu as mal aux jambes ?

UNE AUTRE. Non.

UN AUTRE. Alors ?

UNE AUTRE. Ces vertiges m'épuisent. Je t'avais demandé de valser plus doucement.

UN AUTRE. Tu ne sembles pas si lasse.

UNE AUTRE. Les muscles et les tendons vont, mes os sont souples et fins, ma taille ploie toujours. Mon accablement est d'une autre nature. Il remonte des âges sombres, où le poids du labeur courbait les échine.

Le Commissaire entre et les observe.

LE COMMISSAIRE (*qui s'est approché d'eux, sans qu'ils s'en aperçoivent*). Bonjour, bonjour. (*Un Autre et Une Autre sursautent.*) Je peux me joindre à vous ?

UN AUTRE. Nous nous suffisons l'un à l'autre.

LE COMMISSAIRE. Je ne suis que sollicitude.

UN AUTRE. Depuis quand la sollicitude est-elle la bienvenue ? Vous employez des mots qui n'ont plus cours. Ce qu'ils désignaient a disparu en même temps qu'eux.

LE COMMISSAIRE. Vous semblez préoccupés. C'est la perte de vos bagages ?

UNE AUTRE. De quels bagages parlez-vous ?

LE COMMISSAIRE. Des valises, des sacs. Est-ce que je sais...

UN AUTRE. Nous ne possédons rien de tel.

LE COMMISSAIRE. On m'a rapporté que vous transportiez certaines denrées précieuses qu'on vous aurait subtilisées.

UNE AUTRE. Partez.

LE COMMISSAIRE. J'ai peut-être le pouvoir de vous les restituer.

UNE AUTRE. Nous allons où la danse nous porte, à quoi bon nous encombrer de biens inutiles ?

LE COMMISSAIRE. Il s'agissait de produits illicites, ce qui fait de vous des délinquants.

UN AUTRE (*à Une Autre*). Cet homme a perdu la raison, comme tous les autres.

LE COMMISSAIRE. Je suis le gardien de la raison, au contraire. Prenez garde, vos mensonges sont vos pires ennemis. Mansuétude pour les repentants, aucune pitié pour qui s'obstine à nier.

UN AURTRE (*à Une Autre*). Il est fou. Allons-nous-en.

LE COMMISSAIRE (*changeant soudain de ton, il leur interdit le passage*). On reste ici !

UN AUTRE. Laissez-nous passer.

LE COMMISSAIRE. Vous êtes en état d'arrestation !

UN AUTRE (*se débattant*). C'est absurde.

LE COMMISSAIRE (*il exhibe sa carte de police avant de la remettre dans sa poche*). Voilà qui l'est moins.

UNE AUTRE (*à Un Autre*). Un commissaire ?

UN AUTRE (*à Une Autre*). Tout le monde est plus ou moins flic, aujourd'hui.

UNE AUTRE. Mais cette carte ?...

UN AUTRE. Les policiers les revendent aux plus offrants. Celle-ci ne prouve rien. Ce type et son obsession des bagages, c'est à hurler de rire.

LE COMMISSAIRE. Vous l'aurez voulu.

Le Commissaire sort une paire de menottes qu'il tente de passer à Un Autre. Les deux hommes se battent

Noir.

LA VOIX. Alerte niveau 1. Procédure d'urgence enclenchée. Evacuation immédiate ! Je répète ! Evacuation immédiate !

La gare.

Le Commissaire est étendu sur le sol, en partie dissimulé par un banc. Il ne bouge pas. René entre prudemment, observe autour de lui, puis fait un signe à Cécile.

RENE. Il n'y a personne, tu peux venir.

CECILE (*elle entre, apeurée, hésitante*). Tu es sûr ?

RENE. On y voit comme en plein jour. Impossible de se cacher.

CECILE. Cette lumière crue... Elle jette des ombres propices à tous les dangers.

RENE. J'ai bien regardé, sois sans crainte.

CECILE (*toujours hésitante*). Tout est devenu menace. Nulle part où se cacher. Notre cher appartement, notre foyer douillet, aux mains de nos voisins.

RENE. Tu avais promis de ne plus leur adresser la parole, mais tu as rechuté, tu leur as de nouveau répondu, et ils se sont emparés des lieux, de nos meubles, de notre passé.

CECILE. Je ne pouvais pas deviner...

RENE. Leur entrouvrir la porte, c'était plus qu'un encouragement à la franchir. A présent, ils se vautrent sur nos couches et se repaissent de nos vivres.

CECILE. Je ne recommencerai plus.

RENE. Il est un peu tard.

CECILE. Oh ! Chéri ! Je sais que je mérite tes reproches. Tu as raison de me gronder. J'aime quand tu me grondes, j'aime quand j'existe à tes yeux.

Le Commissaire reprend conscience en grognant.

CECILE. Qu'est-ce que c'est ? Il y a quelqu'un ? (*Hystérique en découvrant le Commissaire.*) Il y a quelqu'un !

RENE. Où ça ?

CECILE. Là ! Il bouge. J'ai peur !

RENE (*il regarde le Commissaire, sans oser s'approcher*). Il est blessé. Il saigne.

CECILE. Ne le touche pas, c'est peut-être contagieux.

RENE. On ne peut pas l'abandonner.

CECILE. Si ! Partons d'ici. On n'a rien vu, rien entendu.

LE COMMISSAIRE. Oh ! Ma tête ! Mais... Qu'est-ce que je fabrique ici, moi ? Ma pauvre tête. Eh ! Vous ! Venez m'aider au lieu de rester plantés là.

CECILE. On ne vous a pas vu. On s'en va. Vous n'existez pas. On ne sait pas qui vous êtes.

LE COMMISSAIRE (*il s'assied péniblement*). Moi, je le sais. Si vous ne m'aidez pas, vous le regretterez.

CECILE. La dernière fois qu'on a parlé à quelqu'un on s'en est mordu les doigts.

LE COMMISSAIRE. Je suis commissaire. Des bandits m'ont agressé. Si je ne remets pas la main sur eux, ma carrière est fichue.

RENE. Commissaire, vraiment ? Vous pourriez jouer la comédie pour tenter de nous détrousser. On prétend être blessé, commissaire ou je ne sais quoi, des nigauds vous recueillent, on les assomme et on s'empare de leurs biens.

LE COMMISSAIRE. Epargnez-moi vos bavardages !

Le Commissaire se relève seul, douloureusement. Il vacille, chancelle en direction de Cécile et René, bras tendu. Cécile et René reculent à mesure que Le Commissaire tente de se raccrocher à eux et finit par retomber.

CECILE. Oh ! C'est insupportable ! Cet homme est horrible ! Nous imposer un tel spectacle !

LE COMMISSAIRE *(au plus mal)*. Aidez-moi, nom de Dieu !

RENE. Allons-nous en.

CECILE. Il nous a vus. S'il est vraiment policier, il nous mettra en prison.

RENE. Au train où vont les choses, il nous aura vite oubliés, il a d'autres chats à fouetter.

CECILE. Ne rêve pas. Ces gens-là s'enivrent à l'odeur d'une proie.

RENE *(suggestif, après avoir réfléchi)*. On peut l'oublier très vite, lui aussi...

LE COMMISSAIRE. J'ai mal. Conduisez-moi à l'hôpital ?

CECILE *(à René)*. Qu'essayes-tu de me dire ?

RENE. Un commissaire qui succombe dans l'exercice de ses fonctions, quoi de plus normal ? On l'enterre avec une décoration sur le ventre et on en nomme un autre à sa place. Il n'y a jamais pénurie.

CECILE. Tu n'es pas sérieux ?...

RENE *(il saisit une barre métallique, posée sur le butoir, la brandit, hésite, l'abaisse)*. Je n'ai jamais tué personne. Je ne sais pas comment m'y prendre.

CECILE. Ce n'est plus le moment d'hésiter. Agis à l'instinct. Retrouve le prédateur en toi.

RENE. Tu... Tu crois ?

CECILE. Grogne, montre les crocs et frappe.

RENE *(il élève la barre métallique au-dessus de sa tête. Au Commissaire)*. Ça n'a rien de personnel, je me contente de répondre à l'appel du sang.

LE COMMISSAIRE. Vous n'allez pas me tuer ? C'est... C'est illégal !

Noir.

LE CHRONIQUEUR. Quand les penchants naturels se déchaînent, l'immonde n'est pas loin. Une coutume politique, dans les contrées totalitaires, veut qu'on encourage ces penchants afin d'asseoir son autorité sur les imbéciles. Mais le reconnaître reviendrait à confesser un manque de confiance en l'espèce humaine. On m'objectera aussi que le pire, chez certains, sert de révélateur au meilleur, chez les autres. Soyons vigilants. Si le meilleur pointait son nez, surtout, ne le ratons pas. Mais j'en doute.

Le palais de Cheftaine.

CHEFTAINÉ (*à La Mère et au Boucher*). Vous êtes fichus, de toute façon, pourquoi trembler encore ?

LE BOUCHER. J'ai obéi à tout. Je suis devenu votre chose. Beaucoup ont souffert à cause de moi. Je ne peux plus rien pour vous.

CHEFTAINÉ. Probablement pas, mais c'est à moi d'en décider.

LA MÈRE. J'ai échoué à retrouver ma petite fille, l'avenir du monde, tout m'est égal, désormais.

CHEFTAINÉ. Encore une fois, c'est à moi d'en décider. Laissez-moi vous annoncer une bonne nouvelle. Le Corrupteur ne nuira plus.

SOUS-CHEF (*surpris*). Vous l'avez finalement démasqué, après avoir décrété qu'il n'existait pas ?

CHEFTAINÉ. Je n'en ai simplement plus besoin. Informe tout le monde de sa disparition.

LE BOUCHER. Alors, nous sommes innocents.

CHEFTAINÉ (*à Sous-Chef*). Ce qu'il peut être naïf. (*Au Boucher*.) Innocent, coupable, quoi de plus volatile ? Les créatures comme vous vont et viennent au gré de caprices qui les dépassent. Estimez-vous heureux de servir, malgré vous, des destins plus grands.

LE BOUCHER. Pourquoi continuer à nous tourmenter ?

CHEFTAINÉ. Pourquoi poser des questions sans réponse ?

SOUS-CHEF (*à Cheftaine*). Ne craignez-vous pas que le vrai Corrupteur abatte de nouvelles victimes ?... Votre crédit auprès des populations...

CHEFTAINÉ. Mon crédit a le visage de la peur !

SOUS-CHEF (*crainivement*). Si, bravant votre décision, il se dérobaît à la nouvelle vérité et commettait d'autres meurtres, l'opinion publique...

CHEFTAINÉ. Ah ! Ce que tu peux être agaçant ! Tu manques autant de sens politique que ce pauvre commissaire !... Eh bien, nous parlerons d'un plagiaire. En attendant, il me faut un succès policier. (*Montrant La Mère et Le Boucher.*) Ces deux-là, de quoi peuvent-ils bien être coupables ?

SOUS-CHEF. De plus grand-chose, je le crains.

CHEFTAINÉ. Imbécile ! Regarde leurs mines de chiens battus, leurs grands yeux implorants, la profondeur de leur détresse. Ils sont trop humains pour ne pas être coupables. Emmène-les avec les autres.

Sous-Chef entraîne La Mère et Le Boucher.

Noir.

La gare.

Durant la scène, on entend, d'abord, de temps à autre, quelques sirènes lointaines. Peu à peu elles augmentent en intensité, tandis qu'un bruit de vagues enfle et que des éclairs stroboscopiques illuminent le fond, sans que les protagonistes ne semblent y prêter attention. Jusqu'au déferlement final.

Un Autre et Une Autre entrent, fébriles, rongés d'angoisse, sans voir Cécile et René, qui tenant toujours la barre de métal avec laquelle il vient de tuer le commissaire est en train de lui fouiller les poches.

UNE AUTRE. Je t'avais dit qu'on aurait dû l'achever tout de suite.

UN AUTRE. Il n'est peut-être pas trop tard.

UNE AUTRE. S'il n'est pas à l'endroit où on l'a laissé, je crois que je vais hurler. Tu auras le courage, au moins ?

UN AUTRE. Je suis danseur, pas assassin.

UNE AUTRE. Il ne s'agit pas d'un meurtre, mais d'un acte de légitime défense.

UN AUTRE. C'était par là, non ?

UNE AUTRE. Oui... Mon Dieu ! Il y a quelqu'un !

UN AUTRE. La police, déjà ?

UNE AUTRE. C'est un couple. Ils ne portent pas d'uniforme.

UN AUTRE. Ça ne veut rien dire. Cachons-nous !

Ils tentent vainement de trouver un endroit où se dissimuler.

RENE (*il a extrait la carte de police de la poche du Commissaire et la contemple, paralysé d'effroi*). On est fichus ! Mieux vaudrait n'être jamais nés.

CECILE. Qu'est-ce que tu racontes ?

RENE. Cet homme, c'est un cauchemar.

CECILE. Il est mort.

RENE. Il n'en demeure pas moins un cauchemar. Si tu savais de qui il s'agit... (*Il tend la carte à Cécile.*) Regarde.

Cécile découvre l'identité du Commissaire et gémit, une main sur la bouche. René prend soudain conscience de la présence d'Un Autre et Une Autre.

RENE. Voilà quelqu'un !

Pris de panique, René et Cécile tentent de dissimuler le corps du Commissaire derrière eux. René arrache la carte des mains de Cécile, la glisse dans sa poche et cache la barre de fer sous sa veste.

UNE AUTRE. Trop tard, ils nous ont repérés ! Prétendons passer là par hasard. Viens, dansons pour donner le change.

Un Autre et Une Autre s'engagent dans une ronde qui les rapproche peu à peu de René et Cécile.

RENE (*à Cécile*). S'ils voient le corps, nous sommes perdus !

CECILE. Je n'ai rien à me reprocher, c'est toi qui l'a frappé.

RENE. Je n'hésiterai pas à affirmer que tu m'as forcé la main. Nous serons exécutés ensemble.

CECILE. Oh, je ne te savais pas si ingrat !

RENE. Et toi aussi prompte à me trahir.

CECILE. Je n'y peux rien. Nous retournons à l'état de nature.

RENE. Tu as raison, je devrais manifester plus de compréhension. Ils viennent par ici.

CECILE. J'ai une idée. *(Elle se tourne soudain vers le cadavre du Commissaire et hurle.)* Là ! Qu'est-ce que c'est ? Ça n'est pas possible ! Oh ! Quelle horreur ! Un corps ! Chérie, il y a un corps ici !

UN AUTRE *(à Une Autre, sans cesser de danser)*. Elle parle d'un corps. Aurait-on eu la chance de le tuer sans le vouloir ? S'il est mort, nous sommes sauvés.

UNE AUTRE. A moins qu'ils nous soupçonnent de revenir sur les lieux de notre crime.

UN AUTRE. Qui serait assez stupide ?... *(Il quitte les bras d'Une Autre et rejoint René et Cécile.)* Je vous ai entendue crier ? Que se passe-t-il ?

CECILE. C'est terrible ! Nous nous promenions paisiblement quand nous sommes tombés sur ce cadavre.

UN AUTRE. Un cadavre ? Laissez-moi regarder. *(Un Autre se penche sur le corps du Commissaire.)* Il est vraiment mort ?

RENE. Aucun doute ! Ma femme est... Infirmière, oui, c'est ça, infirmière. Elle reconnaît un mort au premier coup d'œil.

UN AUTRE. On dirait qu'on l'a frappé.

UNE AUTRE. Je peux regarder, moi aussi ? *(Elle observe le cadavre à son tour.)* Il porte une blessure profonde au front.

CECILE *(à René)*. Chéri, je sens que je vais m'évanouir.

UNE AUTRE *(bas, à Un Autre)*. Ce n'est pas toi qui lui provoqué de tels dégâts.

UN AUTRE *(même ton)*. Tu crois ? Je ne me souviens plus. J'ai frappé au hasard, quand il a voulu me passer les menottes.

UNE AUTRE *(même ton)*. Tu n'aurais pas eu la force. On l'a littéralement massacré.

UN AUTRE *(même ton)*. Qui ?

UNE AUTRE *(elle dévisage Cécile et René)*. Ça serait trop beau... *(Elle se met à tourner autour de René et Cécile, d'un air suspicieux. A René.)* Qu'est-ce que vous cachez là ?

RENE. Rien.

UNE AUTRE. Vous dissimulez quelque chose sous votre veste.

RENE. Pas du tout.

UNE AUTRE. Laissez-moi voir ! *(En se débattant, René laisse tomber la barre métallique. Saisissant la barre.)* Et ça, c'est quoi ?

RENE. Ça n'est pas ce que vous croyez !

UNE AUTRE. Comment savez-vous ce que je crois ?

RENE. Je le lis dans vos yeux.

CECILE. Mon mari n'est pas un assassin ! N'est-ce pas, chéri ? Un peu sévère avec moi, de temps en temps, mais il possède un bon fond. Jamais plus que de la violence verbale.

UNE AUTRE (*tenant la barre métallique entre deux doigts, avec dégoût*). Et ce sang ?

RENE. Je vais vous expliquer.

UN AUTRE. Inutile, nous avons compris.

RENE. Il nous a menacés, mon épouse et moi. (*Il indique la barre métallique.*) Avec cet engin, précisément. Je me suis défendu.

UN AUTRE. Et vous y avez mis du cœur.

RENE. Cet homme était la pire crapule que la Terre ait portée. Constatez par vous-même.

René extraie la carte de sa poche et la tend à Un Autre.

UN AUTRE (*il déchiffre le document et lâche une exclamation de stupeur.*) Non ! Ça ne peut pas être lui ?!

UNE AUTRE (*à Un Autre*). Tu m'effraies. Qui est-ce ? (*Un Autre lui tend la carte, qu'elle lit à son tour.*) Non ! (*Elle regarde autour d'elle, affolée.*) Fichons le camp d'ici !

UN AUTRE. Trop tard, nous sommes compromis. Toutes les polices du pays vont battre la campagne. (*Regardant Cécile et René.*) Nous n'avons pas le choix.

CECILE. Vous n'allez quand même pas ?...

UN AUTRE (*bas, à Une Autre*). Ils nous ont rendu service en se chargeant de la sale besogne à notre place. On ne peut pas...

UN AUTRE (*à haute voix*). C'est eux ou nous. Le premier qui se met à table sauve sa peau.

UNE AUTRE. Et nous sombrerons avec eux. C'est le sort de tous les mouchards. On les remercie, puis on les suspecte avant de les supprimer parce qu'on ne peut pas accorder sa confiance à des délateurs.

RENE (*incertain*). Il méritait de mourir.

UN AUTRE. Comme nous tous. Mais, celui-ci, il ne fallait surtout pas y toucher.

RENE. J'ai rendu service à tout le monde en l'achevant.

UN AUTRE. Allons donc ! Vous voilà devenu un bienfaiteur de l'Humanité. Vous avez la mémoire courte. Il a pu se hisser au pouvoir parce que vous avez regardé ailleurs quand il était encore possible de s'y opposer. Et vous espériez bien y trouver votre compte.

CECILE. Et vous, pendant tout ce temps ? Vous avez dansé. Oui, dansé. Alors épargnez-nous vos sermons.

UN AUTRE. Au moins, nous n'avons pas bu dans le marigot bêlant du troupeau.

CECILE. Vous l'avez observé avec mépris, entre deux entrechats, c'est encore pire.

Le son des sirènes et le bruit des vagues sont devenus plus forts. Des éclairs zèbrent le fond du plateau. Les quatre personnages se figent, au son de la Voix.

LA VOIX. Avis à toutes les patrouilles encore opérationnelles. La situation est hors de contrôle. Je répète. La situation est hors de contrôle. Sauve-qui-peut général ! Mais, laissez-moi passer ! Laissez-moi passer !

La voix se perd dans un gargouillis humide. On entend un coup de feu. Sirènes, vacarme des vagues sur une grève.

Les personnages se rendent soudain compte du chaos, comme s'ils s'éveillaient d'un rêve.

CECILE. Mon Dieu ! Que se passe-t-il ?

RENE. Ce vacarme ! Ces éclairs, tout à coup ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

UNE AUTRE (*elle se bouche les oreilles de ses paumes*). Non ! Je ne veux pas !

CECILE. René, protège-moi ! Ce bruit ! Oh ! Ce bruit ! Et cette odeur de soufre.

UN AUTRE. Vous entendez ? Un déferlement furieux. Une Vague immense envahit la ville.

RENE (*le regard perdu devant lui*). Je vois des troupes, au loin, sur un fond d'incendies. Une montagne noire qui remonte les rues. Des rouleaux d'écume ravageant les faubourgs ! Des gens qui fuient en désordre, avant d'être happés.

CECILE (*elle se met à courir en tous sens, terrifiée*). Fuyons !

UNE AUTRE (*éperdue, à Un Autre*). Dansons ! Je veux danser !

UN AUTRE (*il la frappe violemment au visage. Elle s'effondre, en pleurs*). Tais-toi ! On ne peut plus faire semblant de ne pas entendre.

LA VOIX. Je prends le pouvoir ! Les déserteurs seront passés par les armes ! Les défaitistes exterminés ! Les pacifistes expédiés au front ! Les tire-au-flanc...

On entend une rafale d'arme automatique et la Voix s'éteint dans un râle.

Le vacarme atteint son point culminant.

UNE AUTRE VOIX (*venant des coulisses*). Ne bougez plus ! Vous êtes cernés ! Pas un geste ou nous vous abattons sur place.

CECILE. Je ne veux pas mourir ! René, empêche-moi de mourir !

Cécile se lève et se dirige vers la Voix. Une rafale l'abat. La lumière décline, tandis que d'autres rafales fauchent les trois autres.

Noir.

Le fond sonore de sirènes, d'explosions et de déferlements continue durant le noir. Il diminue en partie, comme assourdi par l'épaisseur des murailles, lorsque la lumière se fait sur :

Le palais de Cheftaine.

Cheftaine, inconsciente du drame qui se joue, pérore. Sous-Chef rassemble fébrilement des documents, préparant leur fuite, et tente de la ramener à la réalité.

CHEFTAINE. Cette information me réjouit. J'apprécie que des fonctionnaires se sacrifient dans l'exercice de leurs missions.

SOUS-CHEF (*terrifié sans que Cheftaine en ait pris conscience*). Certainement... Croyez-moi, il est temps de prendre des dispositions.

CHEFTAINE (*elle l'interrompt sans l'avoir écouté*). Ce misérable petit commissaire n'était plus bon à rien.

SOUS-CHEF. Certainement... Ecoutez-moi, Excellence...

CHEFTAINE. Veille à lui faire épingle une breloque sur la poitrine à l'occasion de ses funérailles. Et qu'on informe la population que les quatre coupables ont été abattus... Mais qu'est-ce que c'est que ce boucan ?

SOUS-CHEF. Je crains que ça ne soit une mauvaise nouvelle...

CHEFTAINE. Je les ai interdites.

SOUS-CHEF. A juste titre... Toutefois...

CHEFTAINE. Ah ! J'ai aussi banni ce mot ! Eh bien parle !

SOUS-CHEF. C'est difficile à croire mais... La Vague a submergé la ville.

CHEFTAINE. La Vague ? Mais elle n'existe pas. C'est mon invention !

SOUS-CHEF. Elle monte à l'assaut du palais.

CHEFTAINE. Je ne le permettrai pas.

SOUS-CHEF. Vos fidèles se sont enfuis. Votre garde privée a déserté à son tour. Il ne reste plus que vous et moi. Tout est fini.

CHEFTAINE. Tromperie ! Lâcheté ! On me trahit de toutes parts, après les bienfaits dont je les ai comblés. Je vais les châtier ! Tous !

SOUS-CHEF. Trop tard, votre pouvoir est aboli.

CHEFTAINE (*égarée*). Comment est-ce possible ? Je me sens toujours la même. Mes pensées grandioses, mes projets sublimes. Allons, c'est une blague ? (*Elle rit douloureusement.*) J'ai bien failli te croire... Tout est comme avant, n'est-ce pas ? (*Elle hurle.*) N'est-ce pas ?

SOUS-CHEF. Suivez-moi, je vous guiderai.

CHEFTAINE (*perdue en elle-même*). Je me souviens d'un rêve... Le rêve de quelqu'un qui me ressemblait...

SOUS-CHEF. Il n'y a pas une seconde à perdre.

La porte s'ouvre brusquement, accompagnée du vacarme régnant au-dehors. La Mère surgit.

CHEFTAINE (*à La Mère*). Quel était ce rêve, déjà ?

LA MÈRE (*à Cheftaine*). C'était un cauchemar. La Vague, le monstre que vous avez enfanté est sur le point de vous dévorer !

CHEFTAINE. Que dit-elle ? Je vois ses lèvres bouger mais je n'entends qu'un bruit de ressac. Cette odeur de varech... Ce gonflement humide... J'éprouve une certaine frayeur.

SOUS-CHEF (*il saisit Cheftaine par le bras et l'entraîne*). Vite ! Fuyons !

Ils sortent.

LA MÈRE. Ma petite fille, mon enfant. Où te caches-tu ? Je te sens toute proche... Je suis parvenue au bout du chemin. Ah ! Je te vois. (*Elle tend les bras devant elle.*) Te voilà enfin.

Je te retrouve après si longtemps. Viens. Attends-moi, j'arrive. Nous sommes demain et je t'aime.

Le vacarme se déchaîne, les lumières vacillent, des sirènes hurlent.

Noir.

L'Etoile, le 7 mai 2014